

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

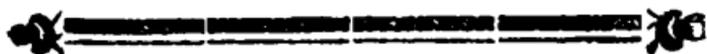
DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1766.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCLXVI



JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

CORPS.

NÔTRE Auteur comence par répéter son paradoxe favori : *De même que nous ne savons ce que c'est qu'un Esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un Corps.* Cependant il nous apprend lui même dans ce même article, que corps ou matière, c'est la subst-

tance étendue, solide, divisible, mobile, figurée : Que l'esprit est la substance, qui pense, qui sent, qui veut. Voilà donc ces deux substances très bien distinguées l'une de l'autre, douées de propriétés évidemment incompatibles ; elles sont donc suffisamment conues pour prononcer avec certitude, que l'une ne peut être l'autre.

Mais quel est le sujet en qui ces propriétés résident ? C'est come si après avoir défini l'home en disant que c'est l'individu capable de penser, de sentir, de raisonner, de vouloir, on demandoit encore : Mais quel est ce sujet en qui réside l'humanité ? C'est l'individu, PIERRE, PAUL, JAQUES. Toute question ultérieure est ridicule. C'est demander la définition d'une idée si claire & si simple, qu'elle ne peut plus être définie. Le sujet séparé de toutes ses propriétés est une abstraction pure, un être de raison, qui n'existe point dans la nature.

Il réfute ensuite l'Evêque BERKLEY, qui par cent sophismes captieux a prétendu que les corps n'existent pas. C'est une peine assez mal employée & la réfutation est fort mauvaise. Nous allons voir, qu'en suivant les principes de nôtre Philosophe, BERKLEY ne seroit pas fort embarrassé de se tirer d'affaire.

Les corps, selon BERKLEY, n'ont ni cou-

leur, ni odeur, ni chaleur; ces modalités sont dans nos sensations & non dans les objets: *Il pouvoit*, dit nôtre Auteur, *s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle étoit assez connue.* N'en déplaise à tous les deux, cette vérité prétendue est une fausseté, ou plutôt c'est un abus des termes.

Nous apellons corps colorés ceux dont les parties sont tellement disposées qu'elles frappent nos yeux; corps odorans, ceux dont il sort des parties qui émeuvent l'odorat; corps chauds, ceux qui sont disposés de manière à exciter en nous le sentiment de la chaleur. Ces modalités sont douc tout à la fois en nous & dans les corps, mais en diférens sens: Elles désignent dans les corps une certaine disposition de parties, ou une certaine manière d'être, diférente de toute autre: Elles désignent dans nos sens une certaine manière d'être affectés. Ces deux idées sont relatives, mais il ne faut pas les confondre. En expliquant les termes, BERKLEY se trouve arrêté au premier pas; en lui acordant sa supposition, l'on done lieu à tous ses sophismes.

En éfet, de ces modalités il passe à l'étendue, à la solidité, qui sont, dit nôtre Auteur, *de l'essence du corps*; cet aveu est

remarquable. BERKLEY *croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une pièce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en éfet, cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est auffe qu'en vous.* On voit la futilite de ce raisonnement & le ridicule qu'il y a de confondre la couleur verte du drap, avec la sensation de cette couleur. Il est faux que le drap ne soit pas verd en éfet, puisque ses parties sont figurées de manière qu'elles excitent en moi la sensation du verd; pour produire en moi la sensation du rouge, il faudroit qu'elles fussent disposées autrement. Or cette disposition des parties que j'appelle *verd* est véritablement dans le drap, quoique la sensation soit en moi seul. Mais la sensation dit nécessairement deux choses : 1°. Telle disposition dans l'objet : 2°. Le sentiment ou la perception de cette disposition : Et si l'objet n'étoit point tel qu'il est aperçu, la sensation seroit fausse. Cela est si clair, qu'il est singulier que nos Philosophes nous obligent à faire de pareilles observations & à revenir sans cesse aux premiers principes de Logique.

Notre Auteur prétend mieux réfuter le raisonnement de BERKLEY; voyons si sa réponse sera plus solide que la nôtre.

BERKLEY a crû montrer, qu'il n'y a

point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'étoit à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut, qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds & un seul pied d'étendue, cette étendue n'existe pas, donc il n'y a rien. Selon notre Auteur, *il n'avoit qu'à prendre une mesure & dire, de quelque étendue qu'un corps me paroisse, il est étendu de tant de ces mesures.*

Mais si BERKLEY fait raisonner, il aura bientôt montré le foible de cette réfutation. Je ne suis pas plus assuré, dira-t-il, de l'étendue de cette mesure, que je le suis de l'étendue du corps même; en appliquant mes verres à la mesure, j'y vois la même diversité d'étendue que dans le corps; comment donc la mesure peut-elle m'affurer de l'étendue du corps mesuré? On me donne pour réponse la question même qu'il s'agit d'éclaircir.

D'ailleurs, continuera-t-il, sied-t-il à vous Philosophe, de me rapeller au témoignage de mes sens, vous qui soutenez dans votre article *certitude*, que ce témoignage ne peut fonder qu'une probabilité. J'aurois beau ajouter au témoignage

§ JOURNAL HELVÉTIQUE

de la vue celui du toucher, & celui de tous mes autres sens; je n'aurai toujours de l'existence des corps qu'une simple probabilité tout au plus, & jamais une entière certitude: Or un Philosophe doit-il s'en rapporter à des probabilités? Nous serions curieux de savoir ce que répondroit notre Philosophe. *Il n'est pas de l'étendue & de la solidité, dit il, come des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs &c.* Il est clair que ce sont en nous des sentimens excites par la configuration des parties; mais l'étendue n'est point un sentiment. C'est toujours la question, répondra BERKLEY; je vous soutiens que l'étendue n'est qu'un sentiment tout come la couleur, & vous n'avez pas prouvé le contraire. Vous n'argumentez contre moi que par une pétition de principe. *Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne soit plus frappé, je n'entens plus; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle: D'accord: De même; que ce bois continue de brûler, son étendue diminue enfin; que ce baton de six pieds soit coupé en deux, je ne vois plus que deux morceaux de trois pieds chacun: Voilà donc, dans l'étendue la même altération que dans les couleurs, les sens & les odeurs; où est la différence? Ce bois, dites vous, cet air, cette rose*

font étendus sans moi; je le nie; vous le supofez, mais vous ne le prouvez pas.

NÔtre Auteur conclut *que le Paradoxe de BERKLEY ne vaut pas la peine d'être réfuté.* Non affurément; mais dès qu'un Philofophe veut s'en doner la peine, il devroit raifoner mieux que nôtre Auteur. Au lieu de démontrer le faux de la fupofition de BERKLEY, il lui done gain de caufe par fes principes.

*Il eft bon de favoir, dit-il, ce qui avoit entraîné BERKLEY dans ce Paradoxe; l'origine de fon opinion venoit, de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce fujet, qui reçoit l'étendue: Et qu'est il néceffaire de concevoir autre chofe dans un fujet, que les propriétés qui constituent fon effence? C'est come fi BERKLEY foutenoit, qu'il n'y a point d'hommes, parce que nous ne pouvons concevoir ce que c'est que le fujet qui reçoit l'humanité. Encore une fois, c'est l'individu & rien autre chofe. On a beau répéter le fujet, le *substratum*, la *substance*; point de fujet fans propriétés; point de substance fans fes attributs effentiels; les précifions métaphifiques ne font rien à la nature des chofes.*

Nous ne favons rien, dit nôtre Philofophe, fur le fond de ce fujet, de cette substance étendue, folide, divifible, mobile, fa-

gérée &c. Je ne la conois pas plus que le sujet pensant , sentant & voulant ; mais ce sujet n'en existe pas moins , puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut point être dépouillé. C'est à dire , qu'après avoir bien subtilisé , on est obligé d'en revenir au sens comun & au langage ordinaire. Mais l'aveu que fait ici nôtre Auteur est important : L'esprit & le corps ont chacun des propriétés essentielles , dont ils ne peuvent être dépouillés ; ainsi la divisibilité étant une des propriétés essentielles de la matière , elle ne peut point en être dépouillée , elle est toujours essentiellement divisible ; & par conséquent elle ne peut jamais devenir le sujet immédiat de la pensée , qui est indivisible.

Nous jouissons des corps , continue-t-il , sans savoir ce qui les compose. Nous le savons assez pour ne pas les confondre avec l'esprit , puisque leurs atributs sont essentiellement diférens , & cela doit nous suffire.

Un subtil Philosophe a imaginé que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres , qui ne sont pas corps , & cela s'appelle des Monades ; c'est à dire , qu'à l'aide d'un nouveau terme , il a ramené le vieux sistème des Atômes ; mais que l'on appelle Atômes , Monades , points mathématiques , les parties constitutives des

corps , à moins qu'on ne suppose que ces parties sont étendues , l'on ne concevra jamais que leur réunion puisse former quelque chose d'étendu ; de même que ce qui est corps ne peut jamais devenir esprit . & ce qui est esprit ne peut jamais devenir corps. Il est assez inutile de comparer ce système avec les formes substantielles & la grace versatile : Cette froide raillerie ne rend pas plus instructif l'article , que nous venons d'examiner ; nôtre Philosophe n'y fait pas voir une Métaphisique bien profonde.

D E L A C H I N E .

Ce que nous voyons sous ce titre est une fade répétition de ce que l'on a enseigné dans l'Essai sur l'Histoire Universelle , publié sous le nom de M. de VOLTAIRE. Tome I. & on l'a copié de nouveau dans la Philosophie de l'Histoire chapitre 18. Même stile , même méthode , mêmes principes , mêmes suppositions dans ces trois Ouvrages. Ne se lassera-t-on pas enfin de se répéter ?

Nôtre Philosophe comence par quelques railleries , sur le Commerce que nous allons faire à la Chine. Nous y allons chercher de la porcelaine , des étofes , du thé , come si nous n'avions pas chez nous de quoi supléer à toutes ces superfluités.

Mais si l'on réduisoit le Commerce aux marchandises de premier besoin, il faudroit comencer par retrancher la navigation. C'est l'amour du superflu qui lie aujourd'hui toutes les Nations d'un bout de l'Univers à l'autre, & qui nous a fait conoitre ces Chinois, dont nos Philosophes nous débitent tant de merveilles, qu'ils ont rêvées dans leur Cabinet.

Après avoir loué le zèle de nos Missionnaires, qui veulent convertir les Chinois; il blâme ceux qui contestent l'antiquité de cette Nation & qui l'accusent d'Idolatrie. Voilà deux articles à examiner.

La dispute entre WOLF & L'ANGE, tous deux Professeurs dans l'Université de Halle, est fort étrangère à la question; c'est un Episode de notre Auteur, auquel nous ne nous arrêterons pas.

Dequoi nous avisons nous, dit-il, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour savoir s'il y avoit eû 14. Princes ou non, avant FO HI Empereur de la Chine, & si ce FO-HI vivoit trois mille ou deux mille neuf cents ans avant notre Ere vulgaire? Ceux qui disputent avec des torrens d'injures ont tort pour la forme, cela est clair; mais ils peuvent avoir raison pour le fond. La vérité ou la fausseté des

Annales Chinoises n'est point un objet indifférent pour quiconque aime à savoir le vrai ; si cela ne nous touche en rien , pourquoi nôtre Philosophe est il si zélé à les défendre ? Il n'est pas seulement question de savoir s'il y a eû 14. Princes avant FO HI & en quel Siécle il a vécu , mais s'il a vécu effectivement , & si ce que l'on a dit de son Règne n'est pas entièrement fabuleux. Nous verrons bientôt , qu'il y a des raisons plus que suffisantes d'en être persuadés.

Je voudrois bien , continue nôtre Auteur , que deux Irlandois s'avisassent de se quereller à Dublin , pour savoir quel fut au XII. Siécle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'est-il pas évident , qu'ils devroient s'en rapporter à moi qui ai les Archives entre mes mains ? Mais si par hazard ces deux Irlandois se trouvoient intéressés à la question , leur dispute seroit elle déplacée ? Auroient ils tort de demander comunication des Archives , de les examiner , de les rejeter même , si elles portoient des marques évidentes de fausseté & de suposition ? Voila où nous en sommes , vis-à-vis des Chinois. On veut se servir de leur Chronologie pour faire révoquer en doute la vérité de la nôtre , & tel est le dessein très marqué de nôtre

grand Philosophe : Il est donc à propos d'examiner, de confronter les preuves, de rechercher, de quel côté peut être l'erreur.

Il faut, dit-on, *s'en rapporter aux Tribunaux du Pays.* Mais si ces Tribunaux, come le reste de la Nation, sont infatués d'une prétendue antiquité, démentie par leurs propres monumens, est il prudent de s'en rapporter à eux, tandis que les Chinois eux mêmes n'en adoptent pas aveuglément les préventions (*)? Par la même raison il faut ajouter foi aux Antiquités fabuleuses des Egiptiens & des Chaldéens, & croire avec les Grecs, que les Habitans de l'Arcadie étoient aussi anciens que la Lune.

Lorsque les Anales Chinoises nous donnent pour leurs premiers Empereurs **POUANE-COU**, le Chaos, **TIEN HOANG**, l'Empereur du Ciel, ou *Tieno-ling*, le Ciel intelligent, **TI-HOANG**, l'Empereur de la Terre, **GINE HOANG**, le Souverain des Homes, ensuite cinq **LONGS** ou cinq Dragons &c. sans doute elles nous dispensent d'y croire (**). Il n'est pas difficile

(*) Voyez les Mém de l'Acad. des Inscript. Tome XV. p. 552. des Mém. & Tome XVIII. pag. 196. & 213.

(**) Extrait des Historiens Chinois, dans l'Origine des Loix &c. Tom. VI. pag. 299.

de reconoitre, dans ces divers perfonages, les Dieux prétendus qui ont gouverné l'Égypte, & les Titans, qui ont régné dans la Grèce; même génie par tout, même affectation de perfonifier les Etres naturels pour en faire des Dieux ou des Souverains, & alonger ainfi la Chronologie; & l'on nous dit gravement que les Anales Chinoifes ne renferment point de Fables.

Disputez tant qu'il vous plaira, continue nôtre Auteur, fur les 14. Princes qui régnèrent avant FO-HI, vôtre belle difpute n'aboutira qu'à prouver, que la Chine étoit très peuplée alors & que les Loix y régnoient. Voyons fi les Anales Chinoifes le fupofent ainfi. Elles difent „ Que la vie des ho-
„ mes d'alors ne diféroit point de celle
„ des animaux; qu'ils étoient errans çà &
„ la dans les forêts; que les femmes étoient
„ communes; qu'ils ne fongeoient qu'à man-
„ ger & dormir; qu'ils mangeoient juf-
„ qu'aux plumes & au poil des animaux
„ dont ils buvoient le fang; ils fe cou-
„ vroient de peaux toutes velues. L'Em-
„ pereur FO-HI comença d'abord par leur
„ aprendre à faire des filets pour la pêche
„ & pour la chaffe. &c. () Voilà come*

(*) Extrait des Historiens Chinois, ibid page 327.

les Chinois sous FO-HI étoient une Nation rassemblée, qui avoit des Loix & des Princes, ce qui suppose une prodigieuse Antiquité. Voilà come ces Peuples avoient déjà trouvé le fer dans les mines, conoissoient l'Agriculture, la Navette & tous les autres Arts. Mais pourvu que nôtre Auteur parvienne à tromper ses Lecteurs, il lui importe fort peu de démentir les monumens même, dont il veut nous prouver l'autenticité.

Or on demande si le Chef d'une Nation, encore plus abruti que les Sauvages de l'Amérique, qui ne fait ni chasser, ni pêcher, ni se nourrir, ni s'habiller, ni se loger, est un Monarque fort puissant, dont le règne a été précédé par celui de 14. Princes; auxquels on peut donner impunément le titre d'Empereur? Sans doute que les Chinois ont su écrire, avant que de savoir faire du pain, & que l'Histoire de ces brillans Siècles a été transmise à la postérité par des Auteurs contemporains. Ajoutons encore; que chez les Chinois même, le Règne de FO-HI n'est pas certain; que plusieurs le retranchent de la Liste des Empereurs; que l'Histoire de ses Successeurs jusqu'à YAO, qui vivoit 2000. ans avant J. C. est pleine de fables & de contradictions,

contradictions, & regardée come très incertaine par ceux qui l'ont étudiée avec le plus de soin & qui ont le plus d'estime pour la Chronologie Chinoise (*).

Ce n'est pas tout, on a prouvé récemment avec beaucoup de vraisemblance, que les Chinois ont été policés par une Colonie d'Égyptiens; qu'ils en ont reçu leur écriture & la plupart de leurs usages; que les Empereurs de leur première Dynastie sont précisément les mêmes Princes qui ont régné à Thèbes en Égypte; que les Chinois ont ainsi emprunté l'Histoire du Royaume de Thèbes, pour en composer la leur; que par la date certaine du Règne de ces Princes, on peut juger que les Chinois étoient encore sauvages, il n'y a pas trois mille ans (**).

Enfin les Anales Chinoises nous apprenent, que CHI HOANG TI, Usurpateur de la Chine, 250 ans avant l'Ere Chrétienne, fit bruler tous les Livres, détruisit tous les monumens, travailla pendant soixante ans à exterminer tout ce qui pouvoit rapeller le souvenir des Siècles précédens; & l'on veut aujourd'hui nous faire regarder

B

(*) Mémoires de l'Acad. Tome XV. p. 495.

(**) Voyez le Mémoire de M. de GUIGNES imprimé en 1759.

der ces Anales rétablies, ou plutôt composées après coup, come le Monument le plus autentique de l'Univers.

Laiſſons, dit nôtre Auteur, *laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat & de leur antiquité.* Qu'ils jouissent tant qu'il leur plaira de leur antiquité réelle & bien prouvée; nous nous y oposons d'autant moins qu'elle s'accorde parfaitement avec nôtre Histoire: Pour leur antiquité fabuleuse, nous demandons que l'on nous permette de n'y ajouter aucune foi (*).

Cessons sur tout, continue-t-il, *d'appeller idolâtre l'Empereur de la Chine & le Soubab de Dekan.* On ne doit peut être pas acuser l'Empereur de la Chine de l'idolatrie proprement dite, c'est à dire, d'adorer des statues, des images, des Pagodes, quoique plusieurs des Princes qui ont gouverné la Chine aient donné dans cet aveuglement; mais on peut reprocher aux Chinois en général, aux Lettrés, à l'Empereur même, de ne pas rendre à l'Être suprême un culte assez pur, puisqu'ils lui associent, dans le gouvernement du monde, des esprits inférieurs, des intelligences du second ordre, qui président aux villes,

(*) Mémoires de l'Acad. Tome XVIII. p. 292. & suiv.

aux rivières, aux montagnes & à toutes les parties de la nature (*).

Come cette croyance a été la source de l'idolatrie ou du Polythéisme, chez tous les Peuples Anciens & Modernes, il n'est pas surprenant qu'elle y fasse tomber de même un très grand nombre de Chinois, & que les Sectateurs du Dieu Fo & de l'idolatrie proprement dite, soient en si grand nombre à la Chine.

On fait d'ailleurs, que la plupart des Lettrés Chinois donnent dans le matérialisme le plus grossier : Ce n'est donc pas à la Chine qu'il faut aller chercher de saines idées sur la Religion.

La constitution de cet Empire est, dit on, la meilleure qui soit au monde. Mais selon le témoignage même de ceux qui la conoissent le mieux ; à la Chine, come ailleurs, le Peuple est la victime des fripons ; & très souvent exposé à mourir de faim, par la malversation des Officiers de l'Empire. On y fait, come ailleurs, les plus sages Loix du monde, mais qui sont très mal exécutées, & avec de l'argent on y parvient aisément à faire tolerer les plus grands abus.

B 2'

(*) Hist. Gén. des Voyages. Tome XXII. pag. 4. 25. & suiv.

(*) *C'est la seule constitution qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel.* Apparemment le pouvoir paternel chez les Chinois ressemble beaucoup au pouvoir tirannique : Non seulement les Mandarins, ces Pères si tendres, *donent force coups de bâton à leurs enfans*, come nôtre Auteur en convient; mais ils les laissent encore charitablement, périr de misère, de peur que le menu Peuple n'augmente à l'excès & ne cause des fédérations.

C'est la seule qui ait institué des prix pour la vertu. Cette institution même semble prouver, que les Chinois en général n'ont pas beaucoup d'inclination à être vertueux, puisqu'il faut les y engager par intérêt, & il est fort dangereux que des vertus intéressées ne soient pas bien sincères. *C'est la seule qui ait fait adopter ses Loix à ses Vainqueurs*; parce que ses Vainqueurs étoient des Tartares, qui n'avoient point de Loix; il a été plus court d'adopter celles de la Nation vaincue, que d'en faire d'autres; opération dont ils n'étoient pas capables: Il n'y a rien dans tout cela de fort merveilleux. MONTESQUIEU, qui raisonne ordinairement plus sensément que nôtre Auteur, n'en a pas été la dupe.

(*) Lettres Edif. XXIV. Recueil p. 65, & suiv.

Dans les Sciences les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans. C'est l'aveu de nôtre Philosophe ; il pouvoit dire hardiment , au terme où nous étions il y a six cents ans. Jusqu'à l'arivée des Européens à la Chine , ce Peuple qui étudie l'Astronomie , à ce qu'on dit , depuis 400 ans , n'avoit pas encore pû parvenir à faire un Almanach ou un Calendrier exact (). Malgré les leçons de nos Mathématiciens en 1734 les Astronomes Chinois , chargés d'observer une Eclipsé , allèrent avec empressement féliciter l'Empereur de ce que le tems avoit été nébuleux & de ce que le Ciel , pour récompenser sa piété & ses autres vertus , lui avoit épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé (**). Ce trait seul ne doit-il pas nous faire admirer la capacité & l'intelligence des Chinois ? Sans doute l'Histoire , chez des Peuples si habiles , a dû être fort exacte , & ses Monumens bien authentiques.*

Mais cela n'empêche pas , dit-on , que les Chinois , il y a quatre milie ans , lorsque nous ne savions pas lire , ne fussent toutes les choses essentiellement utiles , dont nous

B 3

(*) Lettres Edif. XXIV. Recueil p, 80.

(**) Ibid p. 90.

nous vantons aujourd'hui. Il eut été bon de nous dire qu'elles font ces choses essentiellement utiles, dont les Chinois étoient en possession, lorsqu'ils ne savoient encore ni chasser, ni pêcher, ni se nourrir, ni s'habiller, ni se loger; or ils étoient encore tels, non seulement sous le prétendu règne de FOHI, come ils en conviennent eux mêmes, mais encore près de mille ans apres, lorsque les Egiptiens leur ont porté l'usage de leurs Hiéroglyphes, leurs Mœurs & leurs Loix.

Nous persuadera t-on jamais, que les Chinois aient été policés il y a quatre mille ans, & que dès lors ils n'aient fait aucun progrès dans les Arts & dans les Sciences? Ou les Chinois ont de l'esprit, ou ils sont stupides; il n'y a pas de milieu: S'ils ont de l'esprit, ils sont capables de se perfectionner, & sûrement ils ont fait des progrès; s'ils sont stupides, ils n'ont pas pu être policés si tôt. Quelque parti que l'on prenne, leur prétendue police, toujours la même depuis quatre mille ans, sans avoir avancé ni reculé, est une chimère absurde, contrédite par l'expérience de toutes les Nations.



S O N G E.

IL me sembloit l'autre jour que j'étois au milieu d'une compagnie fort agréable, tout occupé d'une conversation qui me charmoit, lorsque je vis tout d'un coup s'avancer vers moi une des plus affreuses figures que l'imagination puisse se représenter. Elle étoit vêtue de noir, la peau de son visage étoit couverte de mille rides, ses yeux étoient enfoncés dans la tête, & sa couleur étoit aussi pâle & aussi livide que celle de la mort; la terreur & la sévérité étoient peintes dans ses regards, & ses mains étoient armées de serpens & de fouets. Dès qu'elle se fut approchée de moi, elle m'ordona de la fuire de l'air le plus terrible, & avec un ton de voix qui glaça mon sang dans mes veines. J'obéis, & elle me conduisit par des chemins raboteux, couverts de ronces & d'épines, dans une Vallée profonde & solitaire; la verdure se fânoit sous ses pieds partout où elle passoit; le souffle empoisonné de sa bouche répandoit partout des vapeurs malfaisantes, qui obscurçissoient l'éclat du So-

leil & changeoient la sérénité du Ciel en épaisses ténèbres. Les forêts rétentissoient des hurlemens les plus affreux ; des oiseaux sinistres perchés sur les arbres qui sont consacrés à la tristesse, faisoient entendre de tous cotés leurs voix funestes, & la campagne n'ofroit par tout que désolation & horreurs. Ce fut au milieu de cette scène affreuse que mon détestable guide s'adressa à moi en ces termes :

„ Retire toi auprès de moi, mortel in-
 „ considéré ; quite les vains plaisirs d'un
 „ monde trompeur , & aprends, que le
 „ plaisir n'est point destiné à faire partie
 „ de la vie humaine. L'home est né pour
 „ les pleurs & pour les tourmens ; c'est
 „ la condition de tout ce qui habite sous
 „ le Soleil, & quiconque agit autrement,
 „ s'opose à la volonté du Ciel ; fui les
 „ plaisirs enchanteurs de la jeunesse & les
 „ charmes imposteurs de la Société ; con-
 „ sacre ta vie à la solitude, aux gémiss-
 „ semens & à la tristesse ; la misère est le
 „ seul état que le devoir permette aux
 „ êtres sublunaires ; chaque plaisir offense
 „ la Divinité, qu'on ne peut servir d'une
 „ manière qui lui soit agréab'e, qu'en re-
 „ nonçant à toutes les douceurs de la vie,
 „ pour ne plus vivre que dans les sou-
 „ pirs & dans les larmes.

Ce lugubre portrait de la vie m'abatit entièrement, & sembloit avoir étouffé tout principe de joie dans mon cœur; je me trainai sous un if à moitié détruit, où j'étois affailli de tous côtés par des vents glacés, pour me livrer à toute l'horreur de mes appréhensions; ma résolution étoit prise d'y demeurer jusqu'à ce que le bras de la mort, dont j'implorois le secours, vint mettre fin aux malheurs d'une vie toute destinée à l'infortune. Dans cette situation je découvris à quelque distance de moi une Rivière profonde & bourbeuse, dont les flots fangeux faisoient entendre un murmure lugubre; j'étois déterminé à m'y noyer, & déjà j'étois sur les bords, lorsque je me sentis subitement retiré en arrière; m'étant tourné, je fus bien surpris de voir l'objet le plus aimable qui se soit présenté à mes yeux. Les charmes les plus séduisans de la jeunesse & de la beauté brilloient dans toute sa personne; l'éclat lumineux d'une gloire immortelle animoit ses yeux, mais leur imposante majesté étoit tempérée par des regards de douceur & de bonté; à son approche l'effroyable spectre qui m'avoit tourmenté s'évanouit, & avec lui se dissipa toute l'horreur dont il m'avoit rempli; les nuages qui obscurcissoient l'air, firent

place à un Soleil radieux, le gazon reprit sa verdure, & tout le Pays qui m'enviro-
noit revêtit une face aussi riante que
celle du jardin d'Eden. Je fus enchanté
de ce changement inopiné; la joie renaîs-
soit au fonds de mon cœur & me donoit
une nouvelle vie; ce fut en ces mots,
que mon charmant Libérateur me donna ses
divines instructions, qu'il acompagna d'un
regard où règnoit une douceur inexprima-
ble.

„ Mon non est la *R'ligion*; je suis
„ la Fille de la *Verité* & de l'*Amour*, la
„ Mère de la *Bienveillance*, de l'*Espérance*
„ & de la *Joie*. Ce monstre à la fureur
„ duquel je viens de vous arracher, est
„ la *Superstition*, Fille du *Mécontentement*,
„ & qui a toujours à sa suite la *Peur* &
„ le *Chigrin*. Que'que différence qu'il y
„ ait entre nous, elle a souvent l'audace
„ de prendre mon caractère & mon nom,
„ & de séduire les mortels, au point de
„ se faire prendre pour moi même, jus-
„ qu'à ce qu'enfin elle les conduise jui-
„ ques sur les bords du Désespoir, cet
„ affreux abime, dans lequel je vous ai
„ trouvé prêt à vous jeter.

„ Regardez tout autour de vous, voyez
„ les diverses beautés de ce globe que le
„ Ciel a fait pour la demeure des homés,

& dites moi s'il seroit possible, qu'un
 monde où brille tant d'art, ait été des-
 tiné à être le séjour de la misère & de
 la peine? Dans quel but la main libé-
 rale de la Providen e y auroit-elle répan-
 du tant d'objets de délices, si ce n'est
 pour que nous nous y réjouissions du
 privilège de l'existence, & que nous
 soyons remplis de reconnoissance pour
 l'Auteur bienfaisant à qui nous la de-
 vous; l'obéissance & la vertu sont les
 moyens de jouir des faveurs qu'il nous
 à acordées, & les rejeter simplement,
 parce que ce sont des sources de plai-
 sir, c'est une ignorance digne de pi-
 tié, ou un abus criant de la raison; la
 Bonté infinie est le principe de toute
 existence; & la tendance naturelle de
 tout être raisonnable, depuis l'ordre des
 Séraphins le plus éminent jusqu'aux ho-
 mes les plus abjects, est de s'élever con-
 tinuellement du plus bas degré d'ho-
 neur jusqu'au plus élevé; chacun d'eux
 a des facultés proportionées aux diver-
 ses espèces de plaisir dont il est sus-
 ceptible.

Est-ce dont là, m'écriai-je, le lan-
 gage de la Religion? Conduiroit-elle ses
 sectateurs par des chemins de fleurs, &
 les apelleroit-elle à mener une vie exem-

te de peines ? Où sont donc ces pénibles travaux de la vertu, ces mortifications de la pénitence, ces pieux exercices de renoncement qu'ont pratiqué les Saints & les Héros ? Les véritables plaisirs d'un être raisonnable, me repiqua-t-elle avec beaucoup de douceur, ne consistent pas à satisfaire ses goûts sans mesure, à se livrer au luxe, à vivre dans le tumulte des passions, dans la langueur de l'indolence, ou dans un cercle d'amusemens frivoles ; les plaisirs vicieux corrompent l'ame ; une vie oisive & animale la dégrade ; dans l'un & dans l'autre cas elle perd le gout du véritable bonheur & ne sauroit manquer de devenir malheureuse. Tout home qui souhaite d'être véritablement heureux, doit faire sa principale occupation d'exercer les nobles facultés qu'il a reçues en partage, en adorant les perfections de son Créateur, en faisant du bien à ses semblables, & en cultivant la rectitude intérieure de son ame ; il ne doit avoir pour ses sens que cette condescendance, qui en donnant à son corps une nouvelle vigueur, le met en état de suivre avec de nouvelles forces des objets plus relevés ; c'est dans la région qu'habitent les Anges, qu'une

félicité pure conserve une fraîcheur éternelle ; des torrens de délices coulent sans cesse dans cet heureux séjour, sans que rien en puisse jamais interrompre le cours ; mais des êtres qui sentent intérieurement les infirmités de leur ame, & c'est le cas de tous les fils des hommes, ont besoin d'observer un régime plus rigoureux & de se gouverner par des Loix plus sévères. Un home qui s'est rendu coupable d'excès volontaires, doit se soumettre, & à l'action toujours pénible de la nature, & aux rigueurs rebutantes de la Médecine pour remédier à ses maux. Rien n'empêche cependant, qu'il n'use modérément de tous les adouciffemens que lui offre la belle demeure qu'un tendre Père lui a préparée, pourvu qu'il ne nuise pas à son rétablissement, & à mesure que sa fanté se rasfermit, la joie la plus vive naît dans son cœur du sentiment secret que produit l'amendement de son ame... Loin donc de vous les horreurs du désespoir ; c'est la condition des coupables... Tremblez, pauvre mortel, à la pensée de ce goufre où vous alliez vous précipiter.

Tandis que les plus coupables ont tous sortes de motifs pour se corriger,

„ des ames plus innocentes trouvent dans
 „ l'expérience de la foiblesse humaine les
 „ consolations les plus douces ; elles sont
 „ fortifiées dans leur carrière par la fla-
 „ teuse assurance qu'elles ont, que cha-
 „ que effort qu'elles font, est soutenu,
 „ accepté & récompensé.

„ Le Chrétien & le Héros sont infé-
 „ parables, & chez eux les sentimens d'u-
 „ ne humble assurance & d'une confiance
 „ filiale ne sont limités par aucune borne.
 „ Il n'y a point de difficulté qui puisse
 „ être insurmontable pour un home qui
 „ se propose d'obtenir l'aprobation du
 „ Souverain-Etre ; assuré d'obtenir dans sa
 „ carrière tous les secours dont il aura
 „ besoin, les combats & les épreuves
 „ auxquelles il est appelé, ne sont pres-
 „ que pour lui que les exercices d'une
 „ ame qui est en pleine santé ; sa sou-
 „ mission patiente aux décrets d'une Pro-
 „ vidence dont les regards s'étendent sur
 „ l'éternité, sa résignation respectueuse,
 „ son prompt aquiescement & par ses pen-
 „ sées & par sa conduite aux voies im-
 „ pénétrables de Dieu, sont l'espèce de
 „ renoncement à soi-même la plus excel-
 „ lente, & la source des transports les
 „ plus élevés ; la Société est la vraie Sphère
 „ de la vertu humaine ; dans une vie ac-

» tive & sociale les difficultés se présen-
» tent à tous momens ; la nécessité de la
» réserve nous est prescrite par mille cir-
» constances , & ta-her d'y conformer ses
» actions , c'est exercer sur le cœur hu-
» main la discipline qui lui est propre , se
» rendre utile aux autres & meilleur en
» soi même. Il n'y a point de mérite à
» souffrir , que lorsqu'il le faut pour évi-
» ter le mal ou faire le bien , & le plai-
» sir n'est jamais un crime , que lorsqu'il
» peut fortifier nos inclinations vicieuses ,
» ou afoiblir les principes généreux de la
» vertu ; la portion du bonheur accordée
» à l'homme ici bas , est sans doute petite,
» si on la compare avec la magnifique pers-
» pective que lui offre l'éternité , & avec
» la capacité de ses nobles facultés ; mais
» quelque portion que la main libérale du
» Très Haut en acorde à chaque mortel ,
» il ne doit la regarder que come un se-
» cours nécessaire & un rafraichissement
» destiné pour le moment , qui ne doit
» point le détourner de sa destination
» principale.

» Venez donc avec moi , & effacez de
» votre esprit cette image d'une misère
» continuelle , pour vous livrer à une joie
» modérée & à une gaieté reconnoissante ;
» abandonnez ce système resserré de solitude

» pour pratiquer les devoirs d'un être ré-
 » latif & dépendant ; la Religion n'est ren-
 » fermée ni dans les cellules, ni dans les
 » cabinets, ni reléguée dans de tristes her-
 » mitages. A ces traits vous reconnoîtrez
 » la ténébreuse doctrine de la *Superstition*,
 » qui tache de rompre les chainons de
 » la bienveillance & de l'affection sociale,
 » qui lient le bien de chaque particulier
 » avec celui du tout ; souvenez-vous,
 » que l'hommage le plus agréable que vous
 » puissiez rendre à l'Auteur de votre exist-
 » tence, c'est de montrer dans votre con-
 » duite une sérénité, qui indique un es-
 » prit content de ses dispensations.

Ce fut ici que mon Guide s'arrêta, &
 dans le moment où j'allois lui témoigner
 ma reconnoissance pour ses leçons, le bruit
 des cloches dans un Village voisin, & le
 Soleil levant qui dardoit déjà ses rayons
 dans ma chambre, me tirèrent de mon
 sommeil.

L'AFECTATION

 DE L'AFECTATION

L'AFECTATION dans une personne est proprement une manière d'être actuelle, qui est ou qui paroît recherchée, & qui forme un contraste choquant avec la manière d'être habituelle de cette personne, ou avec la manière d'être ordinaire des autres hommes. L'Affectation est donc souvent un terme relatif & de comparaison, de manière que ce qui est affectation dans une personne, relativement à son caractère ou à sa manière de vivre, ne l'est pas dans une autre personne d'un caractère différent ou opposé; ainsi la douceur est souvent affectée dans un homme colère, la profusion dans un Avare.

Ordinairement la démarche d'un Maître à danser & de la plupart de ceux que l'on appelle Petits Maîtres est une démarche affectée, parce qu'elle diffère de la démarche ordinaire des hommes & qu'elle paroît recherchée dans ceux qui l'ont, quoique par la longue habitude elle leur soit devenue ordinaire & come naturelle.

Des discours pleins de grandeur d'ame & de Philosophie font affectation dans un home, qui après avoir fait sa cour aux Grands fait le Philosophe avec ses égaux. En effet, rien n'est plus contraire aux Maximes Philosophiques, qu'une conduite dans laquelle on est souvent forcé d'entreprendre d'oposées.

Les grands Complimenteurs sont ordinairement pleins d'affectation, sur tout lorsque leurs complimens s'adressent à des gens médiocres, tant parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'ils pensent en effet tout le bien qu'ils en disent, que parce que leur visage dément souvent leurs discours, de manière qu'ils feroient très bien de ne parler qu'avec un masque.

L'Affectation dans le langage & dans la conversation est un vice assez ordinaire aux gens qu'on appelle beaux parleurs. Il consiste à dire en termes bien recherchés, & quelquefois ridiculement choisis, des choses triviales ou communes: C'est pour cette raison que les beaux parleurs sont ordinairement si insupportables aux gens d'esprit, qui cherchent beaucoup plus à bien penser, qu'à bien dire, ou plutôt qui croient que pour bien dire, il suffit de bien penser; qu'une pensée neuve, forte, juste, lumineuse, porte avec elle son expression;

& qu'une pensée comune ne doit jamais être présentée que pour ce qu'elle est, c'est à dire avec une expression simple.

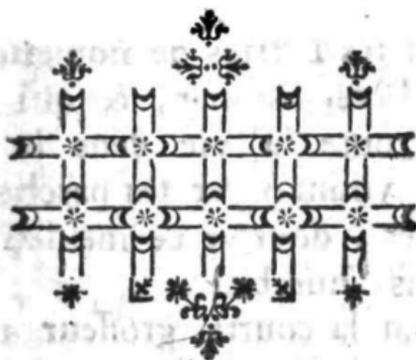
L'Affectation dans le stile, c'est à peu près la même chose que l'Affectation dans le langage, avec cette différence, que ce qui est écrit doit être naturellement un peu plus soigné que ce que l'on dit, parce qu'on est supposé y penser murement en l'écrivant; d'où il s'ensuit, que ce qui est affectation dans le langage, ne l'est pas quelquefois dans le stile. L'affectation dans le stile est à l'affectation dans le langage, ce qu'est l'affectation d'un grand Seigneur à celle d'un homme ordinaire. On fait vulgairement l'éloge de certaines personnes, en disant qu'elles parlent comme un livre; si ce que ces personnes disent étoit écrit, cela pouroit être supportable; mais il me semble que c'est un grand défaut de parler ainsi; c'est une marque certaine que l'on est dépourvu de chaleur & d'imagination: Tant pis pour qui ne fait jamais de solécisme en parlant: On pouroit dire que ces personnes là lisent toujours & ne parlent jamais. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ordinairement ces beaux parleurs sont très mauvais Ecrivains; la raison en est

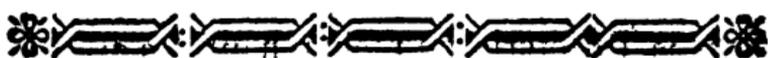
toute simple; ou ils écrivent come ils parleroient, persuadés qu'ils parlent come on doit écrire, & ils se permettent en ce cas une infinité de négligences & d'expressions impropres, qui échappent malgré qu'on en ait dans le discours; ou, ils mettent, proportion gardée, le même soin à écrire qu'ils mettent à parler, & en ce cas l'affectation dans leur stile est, si on peut parler ainsi, proportionnelle à celle de leur langage, & par conséquent ridicule.

L'Affectation & l'Afféterie appartiennent toutes deux à la manière extérieure de se comporter, & consistent également dans l'éloignement du naturel, avec cette différence, que l'affectation a pour objet les pensées, les sentimens, le gout dont on fait parade, & que l'afféterie ne regarde que les petites manières par lesquelles on croit plaire.

L'Affectation est souvent contraire à la sincérité; alors elle tend à décevoir, & quand elle n'est pas hors de la vérité, elle déplaît encore par la trop grande attention à faire paroître ou remarquer cet avantage. L'Afféterie est toujours opposée au simple & au naïf. Elle a quelque chose de recherché, qui déplaît sur tout aux partisans de la franchise. On la passe plus aisément aux Femmes qu'aux Homes. On tombe

dans l'Affectation en courant après l'esprit, & dans l'Afféterie en recherchant des graces. L'Affectation & l'Afféterie sont deux défauts, que des caractères bien tournés ne peuvent jamais prendre, & que ceux qui les ont pris ne peuvent presque jamais perdre. La singularité & l'affectation se font également remarquer; mais il y a cette différence entr'elles, qu'on contracte celle ci, qu'on naît avec l'autre. Il n'y a guère de Petits Maitres sans affectation, ni de Petites-Maitresses sans afféterie.





L E T T R E

Au sujet d'un Original.

M O N S I E U R !

IL est naturel, Monsieur, que je vous rende compte de ma visite à M. DE T. puisque c'est à vous que je dois cette connoissance. La façon dont il m'a reçu répond à l'idée que vous m'en avez donnée. Quoique prévenu sur son compte, je vous avoue cependant que je ne m'atendois pas à la réception qu'il m'a faite. Un home, dont les Lettres de noblesse ont été expédiées l'hiver dernier, & qui a risqué de passer toute sa vie dans la roture, pour avoir voulu payer les parchemins en or trop léger, doit ce me semble être un peu plus humble.

Je trouvai la courte grosseur de notre Gentil-home étendue dans un fauteuil, qu'à peine il daigna quitter un instant pour me recevoir. Je ne vous atendois pas encore, me dit-il, d'un air qui frisoit l'insolence; nous autres gens de condition ne recevons jamais les visites de si bone

heure : Cela sent furieusement le bourgeois, & Dieu merci, je conois ce que je dois à mon état. Cependant je fais volontiers exception pour un home de vôtre mérite, ayez la bonté de vous affeoir.

Vous jugez bien que ce début ne fut pas de mon gout, & que j'eus beaucoup de peine à ne pas éclater de rire au né du personnage. Je suis mortifié, lui dis-je, en me mordant les lèvres, de l'ignorance que vous me reprochez, mais considerez que je suis étranger, & qu'on n'est pas au fait des beaux usages du premier jour. Après quelques momens de silence de part & d'autres, vous ne croiriez jamais, me dit cet Original, combien un grand nom est un fardeau pesant. Je le crois, lui répondis-je, surtout quand il est réellement grand, & qu'on veut le soutenir par de belles actions. Par de belles actions, ah ! c'est cela même repliqua M. DE T. ce sont mes belles actions, soit dit entre nous, qui me donent une si grande supériorité sur tant de personnes de mon état. Tenez M. R. j'ai les habits les plus magnifiques & les mieux faits, les meubles les plus brillans, l'équipage le plus leste de toute la ville, & je done mieux à manger que qui que ce soit au monde. Vous vous trompez, Monsieur, lui dis-je, c'est des qualités

de votre tailleur & de votre cuisinier dont vous voulez me parler ; mais.... quoi mais , reprit brusquement nôtre home à belles actions , atendez un instant & vous apprendrez encore mieux à me conoître. Je vais vous faire part d'un mémoire paternel , que j'ai composé pour les FREULES mes filles & pour les YUNKERS mes fils. Vous serez bien aise que je vous en lise un morceau , n'est-il pas vrai ? J'y consens d'autant plus volontiers , MONSIEUR , repartis-je , que je m'atens à des leçons dont je pourai profiter. M. est il donc de famille , me dit mon Noble , avec un souris malin.

Je lui répondis que ma coutume n'étoit pas d'afficher ma naissance , de me faire précéder par mes Aïeux ; que j'évitois même autant qu'il m'étoit possible d'en parler , parce que je ne croiois pas qu'il fut fort intéressant pour le public d'en conoître la liste ; mais que je pouvois cependant l'assurer , que je datois un peu plus haut que de l'hiver , passé. Comment s'écria M. DE T. vous conoissez vos Aïeux M. R. ah ! la jolie chose que d'avoir des ayeux. On m'a toujours dit , répliquai-je , que mes Ancêtres avoient fait quelques figure à la Cour de France , sous HENRI III & Ses successeurs , qu'ils s'é-

toient fait aimer & estimer de leurs Maitres, qu'ils en en avoient reçu les marques de distinction les plus flatteuses, & qu'on en voioit encore mille preuves dans les terres que la persécution leur a fait abandonner. A peine eus je lâché ce propos, que M. DE T. se leva brusquement de sa chaise & se jetta à corps perdu sur moi. Je ne compris rien à ce mouvement impétueux. Il me ferra la main jusqu'à me faire pousser les hauts cris, & je sentis aisément par la vigueur dont il la pressa, qu'il n'y avoit pas encore long tems que la sienne étoit anoblie.

M'ayant prié de m'asseoir plus près de lui, rassuré contre le mé'ange de mon soufle prétendu bourgeois avec les exhalaisons de ses poulmons de famille, je suis ravi me dit il mon cher M. DE R. de la découverte que je viens de faire. Il est bon que nôtre espèce se multiplie. Je vous avouerai franchement que je començois déjà à souffrir de m'être entretenu si long-tems avec un home, que je ne croiois pas de condition. Graces au Ciel! me voilà délivré de mon angoisse. Je puis vous assurer M. DE R. foi de Gentil-home, que M. mon Père, & Mad. ma Mère n'auroient pas voulu pour un empire soutenir une conversation d'une demi heure avec un

bourgeois. C'étoient là de vrais soutiens de la Noblesse, on en a jamais mieux rempli les devoirs. Je leur promis, come ils étoient au lit de la mort, de mépriser souverainement toute personne sans naissance. C'est ainsi, lui dis je, qu'HANNIBAL jura à HAMILCAR sur les autels, qu'il entretiendroit dans son cœur une haine éternelle pour les Romains. Sans doute, ajouta à mon Noble, que ce M. HAMILCAR avoit ses seize quartiers come moi, & qu'il ne vouloit pas que son fils s'encanaillat avec ces *Nonains*, & donat le jour à des enfans, exclus par leur naissance de nos Chapitres d'Allemagne; j'espère que mes enfans se piqueront aussi de marcher sur mes traces. A propos de mes enfans, je vous ai promis, mon cher M. DE R. quelques morceaux du Mémoire paternel que j'ai composé pour leur apprendre ce qu'ils sont, & coment ils doivent soutenir la splendeur de leur origine. Mon home alloit en éfet lire un ras d'impertinences dans le goût de celles qu'il m'avoit débitées, lorsque pour mon bonheur on vint l'avertir que quelqu'un le demandoit. Je saisis cet instant pour me défaire d'un imbécile, auquel je jurai dans l'ame qu'il ne me reverroit plus.

Je suis &c.



R E P O N S E

De Mad. de L... à M. le P. T.

VÔTRE Lettre du 3 de ce mois (*) m'a fait un plaisir inexprimable. Je la porte par tout avec moi, je la relis sans cesse & je la trouve toujours plus belle. Non vraiment, vous nerez pas ; voilà certainement come on devroit être ; il n'y a pas le plus petit mot à dire au plan de bonheur que vous tracez à l'home. Mais vous le croiez possible à suivre dans toute son étendue, par tous ceux qui en sentiront la beauté & les avantages : Voila, Mon cher bon Ami, le seul point sur lequel je ne saurois être d'accord avec vous. Je conviens que quoi que l'home ne soit pas libre, son ame est susceptible de modification ; mais cette modification a des bornes proportionées aux qualités essentielles, d'où dérive ensuite la manière d'être. Que fera donc la raison dans une très bonne tête, jointe à une ame très sensible ? Elle tempérera les passions, mais ne les

(*) Voyez cette Lettre dans le Journal de Décembre p. 602.

détruira pas. Elle donera à l'homme la force de fuir ; mais s'il est arrêté dans sa fuite par cette chaîne d'événemens qu'il ne faudroit ni prévenir, ni éviter, sa raison ne l'empêchera pas toujours de succomber.

Vous n'oseriez me répondre, lors que je dis que je me désolerois, si mes Amis n'étoient pas aussi heureux qu'ils le méritent, & vous êtes en peine de ce que je penserois de vous ? Je vous en aimerois & vous en estimerois sans doute d'avantage. Vous me diriez, j'en suis sûr, tout ce que je dis à mes Amis, quand je les vois s'affliger pour moi, & nous finirions par pleurer ensemble, bien moins de nos peines, que du bonheur de nous être chers. Oui, mon bon Ami ; car vous êtes sensible, quoi que vous en disiez, la différence n'est pas grande entre nous ; notre amitié réciproque m'en feroit une preuve, si j'en avois besoin. Dès notre seconde entrevue, j'ai admiré votre esprit & votre éloquence ; je vous estimois alors sans vous aimer, mais peu de jours après j'ai jugé votre cœur & l'ai trouvé analogue au mien, dans une conversation que j'eus avec vous sur vos enfans. Tout m'a confirmé depuis dans l'idée que j'ai prise de votre caractère, & dans les sentimens

tendres & invariables que vous m'avez inspirés.

Nos Amis sont affés affidus ici. J'en ai un quatrième, qui seroit bien digne d'être des vôtres. Tous quatre me chargent pour vous de mille tendres complimens. Nous avons tous été les porter chés LA TOUR. Vous avicz bien l'air de nous écouter, mais vous ne nous entendiez pas. En vérité rien n'est si singulier que votre portrait ; il fait illusion à un point qui ne peut se concevoir.

Donnez moi souvent de vos nouvelles, Mon bon Ami. Les marques de votre souvenir & de votre amitié me font toujours un nouveau plaisir, & sont nécessaires à mon bonheur.

Je suis &c.

A U T R E L E T T R E.

De la même à M. le P. T.

JE venois de vous écrire, Mon cher bon Ami, quand j'ai reçu votre Lettre ; la mienne étoit partie & je mets la chose à profit pour vous en écrire une seconde. Ce sont en vérité les plus doux momens de ma vie, que ceux que je passe à causer avec vous. Il n'est pas possible que

vous n'avez aussi un peu de plaisir à m'écrire & je me plains amèrement des affaires qui vous en empêchent.

Je vous parlois dans ma dernière de vos miracles. C'en est vraiment un beau, que celui que vous m'annoncez & que vous avez opéré sur le Chantre de HENRI IV. Personne ne croit plus en vous que moi; malgré cela j'avoue que je n'ai point foi à la sagesse de votre grand Hermite; il me faudra même du tems pour me convaincre, & sur ce fait je suis incrédule au point d'imaginer que ce sont peut être les occasions qui lui manquent. Je suis bien aise qu'il soit content de la Lettre de mon Ours. Courage, mon cher Ami, ne nous rebutons point; amusons nos deux Enfans & conduisons les par la main.

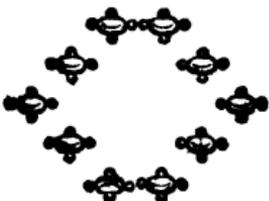
Vous me demandez des nouvelles d'une affaire, à laquelle je ne prends plus de part depuis longtems; je fais seulement qu'elle n'est point terminée, le résultat m'en est venu parfaitement égal. Voilà bien une preuve, Mon cher bon Ami, que l'amour propre se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne devrait. Encore s'il étoit toujours bien entendu, ce ne seroit que demi mal; mais c'est le sophiste le plus adroit & le plus dangereux. Je le conois, il m'a parlé, mais je ne l'ai

pas toujours fait taire. Mon Dieu, mon bon Ami, que j'ai de défauts, quand j'y regarde de près! Il faut que je vous les dise tous, afin que vous m'aidiez à m'en corriger.

Il y a fort long tems que je n'ai vû notre petite Amie. Il faut qu'elle se porte bien, car dès qu'elle est malade, elle vient me consulter come vôtre substitut.

Nos quatre Amies me chargent de mille tendres complimens pour vous. Pour moi je n'en suis pas là avec vous: Je vous demande de vos nouvelles & vous embrasse de tout mon cœur.

PARIS.



 OUVRAGES NOUVEAUX.

ESSAI *sur les erreurs & les superstitions*,
 par M. L. C***. A Amsterdam, chez
 ARCSTE'E & MERKUS, & se trouve à
 Paris, chez PANCKOUCKE; un Vol. in
 12. 1765.

L'AUTEUR, en traitant cette matière abstraite, avoit deux écueils également dangereux à éviter; un pyronisme condamnabile, & un excès de crédulité plus condamnabile encore. Il les a vus & s'en est garanti avec adresse. Il n'a point touché au voile sacré de la Religion; & quelles que soient les conséquences qu'on voudra tirer de ses principes; quelles que soient les allusions qu'on voudra faire des traits épars dans son ouvrage, il n'a point à craindre qu'on puisse l'accuser d'être tombé dans aucun genre de superstition. Il s'est placé dans ce point de vue où MILTON s'étoit placé lorsqu'il écrivoit, en parlant de l'enfer, qu'il n'y a de clarté qu'autant qu'il en faut pour apercevoir les ténèbres. En fait de Métaphisique, c'est à peu près la situation où nous sommes encore

encore & où nous ferons toujours, que m'ont appris, dit l'Auteur de cet Essai, dans le premier chapitre, tant de grands Homes, tant d'Ecrivains, tant de Dissertateurs, qui depuis plus de deux mille ans agitent les mêmes questions? A m'égarer, à adopter, à rejeter, à caresser & à détruire tour-à-tour, les opinions des autres & les fantômes de mon imagination. Depuis THALE'S qui voulut expliquer la nature des êtres intellectuels, & qui n'expliqua rien, jusqu'au profond & savant MALLEBRANCHE, qui a tenté de pénétrer dans les mêmes profondeurs, qu'ai-je appris? Que personne encore n'a donné une définition exacte, une idée distincte de Dieu, de l'ame, de l'esprit, de l'instinct même, &c. Je me suis convaincu que l'homme, qui croit voir & penser, est tout aussi aveugle à cet égard & tout aussi borné que la taupe & l'onagre.

L'Auteur cherche à travers les ténèbres, l'origine des erreurs & des superstitions. Il la trouve, 1°. Dans l'incertitude de nos jugemens. Eh comment parvenir à quelque certitudes Morale ou Phisique. Nous n'avons que des moyens peu sûrs & évidemment incertains, pour juger des objets qui nous environent; nous n'avons que des idées confuses, imparfaites & très mal

déterminées sur les objets intellectuels ; pivots sur lesquels roulent la Philosophie & toutes les Sciences : 2°. Dans l'ignorance invincible (ou tout au moins invaincue) où nous sommes de nous mêmes ou de la nature de l'ame. L'Auteur rapporte toutes les définitions qu'en ont données les anciens Philosophes , & aucune n'est satisfaisante ; il s'arrête à l'opinion la plus raisonnable , celle de CICERON , qui dit , que c'est dans la nature même des Dieux que nos ames sont puisées. *A natura Deorum haustos animos & libatos habemus.... Humanus autem animus decerptus est mente divina.* Je ne vous demande point , & CICERON , s'écrie l'Auteur , d'où sortent les ames : Je fais tout come vous , qu'elles viennent de Dieu ; mais dites moi ce que c'est que Dieu , & coment se fait cette émanation ? Les définitions des Modernes ne sont pas plus concluantes. Seroit-on satisfait d'un Philosophe qui définiroit la lumière , *la faculté d'éclairer* ? Cependant nous n'avons pas de meilleure définition de l'ame.

Ces opinions anciennes & modernes conduissent l'Auteur à examiner si les anciens étoient plus savans que nos pères , & si nos pères étoient plus ignorans que nous. Après avoir discuté le système de PYTHA-

GORE, qui lui paroît aprocher le plus de la vraisemblance, après avoir répondu à l'objection de l'oubli où tomboient les ames, en passant d'un individu dans un autre, il conclut que les Grecs, contemporains de ce Philosophe, dès là qu'ils conoissoient tout ce qui avoit été dit & écrit sur l'ame, depuis la création jusqu'à eux, come on conoit aujourd'hui ce qui a été écrit & dit depuis PYTHAGORE jusqu'à nous, étoient crédules, come nos pères l'ont été, & qu'il y auroit de la folie à nous de nous croire plus éclairés que nos pères, & qu'enfin se seroit rendre aux homes le plus cruel des services, que de détruire des erreurs qui ne sont pas moins nécessaires au bonheur de chacun d'eux, qu'elles sont essentielles à la tranquillité générale & à la sûreté des Gouvernemens qui les ont adoptées.

L'Auteur en vient à son sujet: Il demande ce que c'est que la superstition? Mais avant que de la définir, il raporte deux Anecdotes singulières. L'une est la méprise d'un Observateur mal adroit, qui crut voir de l'or germer dans des grains de raisin d'un Vignoble Hongrois. Il proposa ce phénomène à l'Europe savante, qui examina de bone foi, coment il se pouvoit faire que des seps ordinaires disti-

lassent de l'or. Quand la dispute fut bien animée, un home, qui n'étoit ni Savant ni Naturaliste, ni Phisicien, alla examiner cette production, & trouva que ce qu'on avoit pris pour une végétation nouvelle, n'étoit autre chose que quelques fables d'or que le vent détachoit d'une mine du voisinage & transportoit dans cette vigne. L'autre est d'un Philosophe grec, qui expliquoit par des raisons phitiques, pourquoi des figues qu'il venoit de manger, avoient le goût du miel; lorsque son esclave lui dit que le vase dans lequel ces figues avoient été servies, avoit été auparavant rempli de miel: D'où l'Auteur conclut, qu'avant d'examiner les erreurs ou les avantages des superstitions; il est bon de s'affurer s'il y a des erreurs & des superstitions; proposition moins absurde qu'il ne le semble d'abord; car quoiqu'il soit vrai qu'il y a des erreurs, on done trop légèrement le nom de superstitions à certaines opinions & à certains usages. Il définit la superstition, un culte de Religion minucieux, bizarre, mal dirigé, mal ordonné, rempli d'une infinité de préjugés. Les uns regardent tous les usages reçus, toutes les cérémonies religieuses, come autant de superstitions folles ou deshonorantes; tandis que les autres les observent avec vénération. Quels sont ceux qui sont dans

l'erreur? Dira-t on que ce sont ceux qui s'éloignent de l'opinion générale? Mais quoi de plus général que les préjugés populaires? Tout ce qui paroît bien dirigé, bien ordonné aux uns, paroît bizarre & puérile aux autres. La lumière naturelle m'apprend à douter sans tourment, à peser sans sans partialité, à conclure sans audace; mais dois-je la consulter? C'est encore un problème.

L'Auteur entre dans le détail de différentes espèces de superstitions. Il trace avec ironie ses regrets sur la décadence de l'Astrologie judiciaire en Angleterre & en France, tandis qu'elle se soutient encore chez presque tous les autres peuples de la terre, qui depuis tant de siècles, & dans tous les tems, ont consulté le Ciel pour y lire l'avenir. Cette idée est come innée à tous les homes; & pourquoi, dit l'Auteur, céderois je au torrent des opinions nouvelles: Pourquoi, trop facile à me laisser persuader, irois-je sacrifier une si belle science à quelques argumens? Il rapporte en-faveur de l'Astrologie & de l'influence des Astres, des autorités & des faits singuliers, qui doivent faire rougir l'humanité. Il fait l'histoire de la Magie, & prouve aussi par les faits, que depuis ZOROASTRE jusqu'au siècle de LOUIS XIV.

la Magie s'est soutenue avec éclat, & que la Sorcellerie, depuis ORPHE'E & TIRESIAS tantôt opprimée, tantôt triomphante, existe encore en France, en dépit des boureaux qui ont souvent ensanglanté la scène. L'Auteur se trompe en assurant qu'il n'y a pas de Sorciers a Paris; plusieurs femmes vivent de ce métier, parce qu'elles sont trop décrépites pour en faire un autre. Il seroit à désirer qu'elles voulussent donner la liste des dupes qui les consultent, & des questions qu'on leur fait; ce seroit peut-être les meilleurs mémoires qu'on put avoir pour servir à l'histoire des mœurs du 18^{me} siècle. Les Enchantemens dont l'Auteur fait ensuite l'histoire, sont encore en vogue parmi nous; ils ne sont pas à la vérité aussi abominables, aussi affreux que du tems des Égyptiens, de MEDE'E, de CANIDIE, de PHILIPPE de Valois, de HENRI III; mais ils sont à peu près les mêmes que ceux dont parle VIRGILE, ceux que PLINE décrit &c. L'Auteur entre dans le détail des enchantemens, comme il l'a fait en parlant de la Magie & de la Sorcellerie, de l'Astrologie judiciaire; ces chapitres sont remplis des Anecdotes les plus intéressantes & les plus curieuses. C'est une vérité constante en Espagne, affirmée par les Moines, qu'il y

a des Enchanteurs dont la vue fait pé-
rir ceux qui la fixent; que d'autres ,
d'une rue à l'autre, d'un seul regard ,
cassent les vitres. L'Auteur conclut des
faits qu'il rapporte, que, quoique le nom-
bre des Docteurs soit plus grands en
Espagne, que celui des Derviches & des
Kalenders en Turquie, on y pense à peu
près la même chose sur les enchantemens;
qu'en Perse, chez les Grecs en Arabie on
a la même idée des Enchanteurs, qu'on en
avoit en France il y a deux siècles, &
qu'on en a encore dans quelques villages.
Qu'enfin peut-être y a-t'il quelque chose
d'utile dans cette superstition, puisqu'elle est
si ancienne & si fortement acréditée chez tous
les Peuples policés ou sauvages, stupides
& instruits. L'Auteur termine ce détail
de superstitions par l'histoire des Songes,
des Fantomes & des Revenans; il excuse,
ou pour mieux dire, il cherche les causes
phisiques de la crédulité de tous les
siècles sur ces superstitions, mêlant de tems
en tems l'ironie au ton dogmatique & sé-
rieux.

Il fait deux questions: " Les erreurs ,
dit-il, & les superstitions sont-elles
toujours pernicieuses? Les plus cruelles
ont elles été toujours aussi & sont-elles
encore les plus généralement répandues?"

Sur la première, il s'attache à prouver qu'il ne seroit pas impossible de tirer du sein des abus menés & des maux que cause la superstition, le plan d'un nouveau culte mieux dirigé, mieux ordonné, plus raisonnable & plus avantageux à la société. Il combat le sentiment de LIPSE & de BAYLE, qui prétendent que la superstition est plus pernicieuse que l'athéisme. Il fait voir qu'ils ont confondu la superstition avec la fanatisme. Il prétend que les erreurs sont souvent nécessaires; il le prouve par l'unanimité de tous les Peuples de la terre à les admettre, à les autoriser, à les respecter; par les avantages que la superstition a procurés à la République Romaine, par l'importance des perfonages auxquels étoient confiées les fonctions d'Augures &c. Il rapporte des anecdotes curieuses des superstitions de différents Peuples, & prouve par les faits, qu'heureusement les plus actuelles ne sont pas les plus générales. Mais la superstition offre de grandes ressources pour réunir les hommes divisés, pour rétablir l'ordre & les lois où régnoient l'anarchie & la confusion; elle prépare elle-même les voies à sa propre destruction, quand le culte qu'elle a institué est dégénéré en pratiques totalement absurdes. Heureuse la Nation, dit-

il, qui, lorsque son ignorance, ses préjugés, ses superstitions sont parvenues à leur plus haut degré d'aveuglement & de stupidité, produit un imposteur, un ambitieux, un homme de génie, qui par des erreurs moins grossières & moins avilissantes, tire ses compatriotes de l'abîme où ils étoient tombés; quand même, par la séduction de l'imposture & de l'enthousiasme il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins affreux que celui dans lequel ils ont été ensevelis! Tels étoient les Arabes, & tel fut MAHOMET, lorsqu'il leur donna des loix & une doctrine fort superstitieuses à la vérité, mais plus élevées, plus nobles & moins absurdes que le culte bizarre & le gouvernement insensé des Tribus qu'il se proposa d'affervir. MAHOMET, éloquent, ingénieux & ferme comme il l'étoit, eût pu éclairer l'Arabie du flambeau du Christianisme; mais les Arabes abrutis par la grossièreté de leurs vieilles superstitions, eussent-ils eu la force de soutenir l'éclat de l'auguste vérité? C'est ce que l'Auteur examine. Il trace l'esquisse des préjugés reçus chez les Arabes, de leurs usages, de leurs loix. Il y en avoit une qui mérite d'être rapportée. Elle exigeoit que dès que le Roi avoit été élu, il se renfermât

dans son Palais, sans qu'il lui fut permis d'en sortir. Cette loi étoit si sacrée, que les sujets se croioient dans la nécessité de le lapider, si dans quelque circonstance, que ce fut, méditée ou fortuite, il entreprenoit de l'entreindre. Leurs mœurs étoient un mélange de vices & de vertus; leur Religion se borroit à adorer les Etoiles & les Anges, mais de la manière la plus absurde & la plus grossière.

L'Auteur prouve que MAHOMET avoit toutes les qualités nécessaires pour subjuguier cete Nation, soit par ses dogmes appuyés de son éloquence, soit par la force de son génie & par son courage. Il détruit, au sujet de cet home extraordinaire, une foule de préjugés dont on a nourri nôtre enfance. On lui donne une naissance comune, il étoit issu de parens très distingués; il ne savoit, dit on, ni lire ni écrire, il avoit reçu une éducation honnête pour le siècle où il vivoit; BAYLE dit qu'il fut conducteur des Chameaux de KADIJA; l'Auteur fait voir que cela n'est ni ne peut être vrai. C'est d'après une étude réfléchie des mœurs & du caractère des Arabes que MAHOMET forma sa Religion; ils étoient voluptueux, & il leur promit la jouissance de tous les plaisirs des sens dans son paradis, après leur avoir

permis sur la terre de se livrer à la volupté ; ils étoient crédules & superstitieux, & il imagina les miracles les plus extraordinaires & les moins vraisemblables. Le luxe & la licence, dit l'Auteur, avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuse Anarchie, quand LICURGUE entreprit de leur doner une sage Legislation & de les ramener à la vertu ; il y parvint : Ses loix mêmes étoient très sévères ; mais elles permettoient le vol ; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédémone l'indécence des vétemens ; il faloit bien , pour réussir , que LICURGUE se rapprochat par quelque'endroit des mœurs des anciens Spartiates. Ce fut ainsi que MAHOMET laissa subsister quelques usages des Arabes , en leur imposant des Loix nouvelles. L'Auteur après un détail curieux sur la vie de MAHOMET , après avoir disculpé cet imposteur de l'accusation de fanatisme , contre M. DELEYRE , & après avoir prouvé que MAHOMET fut profiter du caractère superstitieux des Arabes en home de génie , pour leur inspirer le fanatisme dont il avoit besoin pour venir à bout de ses projets , demande dans quel pays MAHOMET , s'il étoit né de nos jours , pouroit se flater de fonder sa Religion. Il croit que c'est à Lao , dans le Manduré , où il produiroit

un grand bien en délivrant les Laojans de la tyrannie des Talapoins, & de la superstition qui afflige ce Peuple, abruti par la friponerie des Prêtres; mais qu'il ne feroit nulle part en Europe plus de progrès, que n'y en a fait le Comte de ZINZENDORFF, dont il rapporte les folies, à peu près telles qu'on les a lues dans le Journal Encyclopédique, & dans le choix des anciens Journaux, d'après l'Auteur de cet essai.

Cet ouvrage est écrit avec feu; la grande quantité d'anecdotes curieuses qui y sont répandues y jette un agrément qui pique & qui réveille le Lecteur. On y voit des principes, mais peu de conséquences. Il paroît que l'Auteur a été gêné dans la composition; il ne dit pas tout ce qu'il eût dit, s'il eût eu ses coudées franches; certains chapitres paroissent tronqués, & l'on s'aperçoit quelquefois des coupures qui ont été faites après coup. En général cet ouvrage est amusant & instructif; il semble quelquefois que l'Auteur y prenne le parti de la superstition; mais c'est pour la combattre avec plus d'avantage.

OEUVRES mêlées de M. de la FARGUE, des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Caen & de Lion, II Vol. in 12. A Paris chez DUCHESNE 1765, avec de très belles Planches.

LE chef d'œuvre des ouvrages de Société est le *Ververt*. M. de VOLTAIRE & M. GRESSET sont ceux de tous nos Poètes, depuis MAROT jusqu'à nous, qui ont le mieux réussi dans ce que l'on appelle *Pièces Fugitives*. M. de la FARGUE, dans le premier Volume, fait voir qu'il a tenté de marcher sur leurs traces; il eût été à désirer, que moins indulgent que la Muse, il eût voulu retrancher quelques morceaux, bons, peut-être, pour le moment où ils ont été faits, mais qui auroient dû ne voir jamais le jour.

A l'imitation du *Ververt*, il a fait un Poème en deux Chants intitulé: *Le Chevalier DUVET*, Chat de l'Abaye Royale des Chanoineffes de Montigny, en Franche-Comté, près de Vezoul. On trouve dans le second Chant de la légèreté, un badinage délicat & de l'enjouement; le premier n'est qu'une Description de la Maison de Montigny & de ses environs. Après avoir parlé de la figure brillante du

Chevalier DUVET, de sa fierté, de sa galanterie, qui peupla l'Abaye de sa race; il ajoute :

Nul n'est sans défaut dans ce monde ;
 La sagesse la plus profonde
 Est sujette à l'égarement ;
 Le cheval de l'Apoca'ypse
 N'étoit blanc que pour être vieux ;
 Et l'Astre le plus radieux
 Ne souffre-t il pas quelque éclipse ?

Le défaut de DUVET est d'égratigner les vieilles, de faire pate de velours aux Novices :

Mais est il si coupable au fond ?
 Qui seroit plus sage à sa place ?
 On le contrarie , on l'agace ,
 On lui fait niche , on rompt son jeu ,
 On serre sa queue ; il murmure ,
 Il se défend , il jure un peu ;
 Il n'est point d'home qui ne jure ,
 Du moins tout bas entre ses dents ,
 Quand on le prend à contre tems.

Après un écart assez long , dont l'Auteur s'excuse par un autre écart , il entre dans le détail des belles qualités de son Héros , & termine là son ouvrage , qu'il a intitulé *Poème*.

On trouve dans les Epitres des morceaux philosophiques, des idées plus poétiques & plus grandes. Il peint ainsi les Femmes dans la VIII^{me} Epitre.

Séduites par tempéramment
 Et séduifantes par étude,
 Elle se font une habitude
 De tyranniser un Amant ;
 A l'inconséquence, au caprice,
 A l'intérêt, *sans compliment*,
 Elle en font le sacrifice.
 La foiblesse est leur sentiment,
 L'inconstance, leur caractère,
 La vanité, leur élément,
 Et la toilette leur chimère,
 Leur soin, leur goût, & leur tourment.
 Leurs penchans font leurs seuls oracles ;
 Elles n'ont qu'elles pour objet
 Les femmes font de beaux spectacles
 Dont il faut craindre l'intérêt.

On trouve des images très agréables & très riantes dans son Epitre sur sa convalescence, & dans celle sur le printems. Ces Poésies sont suivies de quelques Odes sacrées, dans lesquelles on trouve encore quelques bones Strophes.

Ce Volume est terminé par un Traité

de la prononciation oratoire. L'Auteur s'attache à prouver dans ce Traité, que celui qui a une agréable prononciation a un avantage immense sur celui qui prononce mal ; que le triomphe de l'Orateur est dans l'émotion de l'ame & que toute émotion y entre par les sens. Elle dépend essentiellement de trois choses ; du geste, de la voix & de la mémoire. Ces trois objets forment la division de ce Traité.

1°. Les principaux caractères de la voix sont d'être sonore, claire, flexible & variée ; l'Auteur discute & définit chacun de ces caractères. L'Orateur doit conformer sa voix aux mouvemens qu'il veut exciter, en proportionner les inflexions aux impressions différentes que les paroles doivent faire, & la mesurer sur son objet ; élevée ou baissée, véhémence ou tranquille, sévère ou tendre, selon le genre & le caractère des passions. M. de L. fait voir la différence de la prononciation des vers avec celle de la prose ; il établit les règles de l'une & de l'autre.

2°. Il donne quelques règles concernant le geste ; come l'exorde d'un discours doit être simple, décent, modeste, timide, il veut que ce ton respectueux & cette candeur ingénue qui font ce véritable art de plaire & qui mènent imperceptiblement à la persuasion,

soit

soit encore plus sur le visage & dans la contenance du corps, que dans les paroles. La voix sans le geste perd la moitié de son attrait. L'Auteur fait voir en quoi consistent les défauts du geste. 3°. Il distingue trois sortes de mémoire; l'une naturelle, l'autre artificielle. La mémoire artificielle consiste à se faire des images, des signes ou marques symboliques qui comme autant de points de raliement, servent à fixer la mémoire de l'Orateur & à le ramener par cet art, aux matières particulières & successives de son discours. Les qualités essentielles de la mémoire sont, selon l'Auteur, d'être facile, tenace, fidèle & locale.

Dans le II. Volume on trouve un Discours sur la lecture, & une histoire Géographique de la nouvelle Ecosse, contenant le détail de sa situation, de son étendue & de ses limites, ainsi que des différens d'armes entre l'Angleterre & la France, au sujet de la possession de cette Province où l'on démontre l'importance, tant par rapport à notre Commerce, que pour la sûreté de nos Etablissemens dans l'Amérique Septentrionale, avec une exacte description des Bayes, Ports, Lacs & Rivières, de la nature & des productions du Pays & des Mœurs & Usages

des Indiens. Cette Histoire est traduite de l'Anglois. Comme elle avoit déjà paru nous n'en parlerons point.

Nous terminerons cet Extrait, par une courte Analise du Discours sur *la Lecture.* Elle est, selon l'Auteur, l'art de rendre l'homme heureux par deux raisons: La première, elle lui donne l'utile en l'instruisant; la seconde, elle lui ajoute l'agréable ou l'amusement. Elle est utile en éclairant son esprit, & en formant son cœur; voilà la division de la première Partie. La Lecture éclaire l'esprit en l'ornant des plus belles connoissances: L'Auteur parcourt l'Histoire sacrée & y trouve les plus belles instructions sur l'Être Suprême, sur les vertus morales. Il passe à l'Histoire profane; il en tire les leçons les plus belles; il y puise la connoissance des lieux, des tems, des faits, & sur tout de la Philosophie, du néant & de la grandeur de l'homme. La lecture des chefs d'œuvres de l'Eloquence & de la Poësie, enseigne à le prendre par son foible pour le persuader; celles de la Fable nous prouve la vérité par le mensonge même. La lecture donne à l'ame de l'élevation & de la fermeté, recule les bornes de l'esprit, multiplie les idées, supplée à la stérilité naturelle, par une abondance étrangère, mène imperceptiblement jusqu'à

l'invention, met à profit les dispositions que la nature a données, & qui seroient demeurées inutiles, sans le travail; elle nous aide par les égaremens des autres, ainsi que par leur découvertes; elle nous rend propres leurs expériences, forme le gout par les préceptes & par les exemples, donne de l'exaétitude aux pensées, de la justesse au jugement, de la force & de l'ordre à l'esprit & aux preuves; dissipe les préjugés, &c. Tels sont les secours que l'on retire de la lecture.

La lecture fait encore plus pour le cœur. C'est dans l'Histoire que sont consacrés les modèles des vertus. L'Auteur passe en revue plusieurs faits, dont il tire des règles de morale, de conduite, des moyens de diriger l'amour propre, de vaincre notre vanité, de subjuguier l'orgueil. Ensuite il combat en passant le système de M. J. J. ROUSSEAU sur les Sciences, & fait une digression sur l'amitié, revient à l'Histoire, rapporte quelques faits & quelques paroles célèbres des Héros de l'Antiquité, & après avoir ainsi prouvé l'utilité de la lecture, il passe à la seconde partie, pour en prouver l'agrément.

Il réduit tous les agrémens que procure la Lecture, à deux principaux, qui

les embrassent tous ; elle nous procure l'estime des autres , & nous garantit nous mêmes de l'ennui. Cette première proposition est prouvée par le parallèle d'un Savant modeste, d'un home instruit, mais sans prétensions, avec un ignorant petit-maître, introduits l'un & l'autre dans un cercle. La lecture, ajoute-t il, ne nous met pas seulement en état de lire avec fruit les Ouvrages des autres ; mais encore d'en écrire nous mêmes que d'autres trouvent dignes d'être lûs.

L'Auteur prouve la seconde proposition, en exposant les effets que produit la lecture contre le chagrin & la tristesse. Il combat l'opinion de ceux qui ne lisent point, sous prétexte qu'ils manquent de mémoire : L'exercice la rend facile ; la variété, tenace ; la méditation fidèle, l'ordre locale.

Il propose trois moyens pour rendre la lecture utile & agréable. Il faut lire avec attention, avec réflexion & avec suite. Il veut, avec raison, qu'on fasse l'Analyse de ses lectures, par écrit. Il indique les principaux Livres utiles à tous les états. TACITE, PLUTARQUE, & MONTAGNE. Il donne une idée de ces Auteurs & d'HORACE, le Livre de tous les tems & de tous les âges ; mais il veut qu'on lise sur-

tout les livres propres à la Science à laquelle on se destine. Il parle des abus de la lecture, de la nécessité & de la manière de se former une Bibliothèque; il paroît en exclure sur tout l'EMILE, dont il combat les principes.

Ce Recueil contient des morceaux estimables; il est cependant moins précieux par ce qu'il renferme, que parce qu'il fait espérer de l'Auteur. Sa versification est facile, sa Prose légère; il paroît aimer le travail, & avec ces dispositions, on ne peut qu'avancer rapidement dans la carrière des Lettres.

OEUVRÉS de Théâtre de M. DE LA NOUE. A Paris chez DUCHESNE 1765. in 12.

LA plupart des Pièces, qui composent ce Recueil sont trop conues, pour que nous ne nous dispensions pas d'en faire l'Extrait. Il y en a une seule, qui n'avoit été jouée sur aucun Théâtre, & qui a été retrouvée, parmi les papiers de M. DE LA NOUE; c'est l'*Obstiné*, en un Acte & en Vers. Le grand ROUSSEAU a un peu confondu ce caractère avec celui du *Capricieux*, dans la Comédie qui porte ce

titré. Comme l'*Obstiné* de M. DE LA NOUË n'est connu que par cette Edition, nous croyons que nos Lecteurs nous sauront gré de leur donner une idée de ce Drame. Mais commençons par dire un mot de la Préface, qu'on trouve à la tête de ce Volume.

Elle est un abrégé de la vie de l'Auteur. Nous aprenons que *Jean SAURE' de la NOUË* nâquit à Meaux le 20 Octobre 1701 ; qu'entraîné par son goût pour le Théâtre, il se fit Comédien au sortir du Colège, & débuta à Lion par les premiers rôles à l'âge de vingt ans ; & qu'il enleva les suffrages des Spectateurs. En 1734 il fit un essai d'un autre genre ; il composa *les Deux Bals*, divertissement comique, dont le succès l'encouragea à travailler l'année suivante à sa Comédie du *Retour de Mars* en un Acte & en vers, qui fut jouée aux Italiens avec le plus grand applaudissement. M. DE LA NOUË partagea avec Melle GAULTIER le privilège qu'elle avoit obtenu de lever une troupe de Comédiens, pour le Théâtre de Rouen. Il y resta cinq ans ; ce fut dans cet intervalle qu'il fit jouer à Paris sa Tragédie de MAHOMET, qu'il avoit composée à Strasbourg, où il alla jouer la Comédie, après avoir quitté le Théâtre de Lion. En quittant Rouen, il

alla à Lille. Il leva une Troupe pour passer à Berlin ; la guerre qui survint fit échouer ce projet ; il fut obligé, non seulement de congédier sa Troupe, mais encore de la payer à ses dépens. Il revint alors à Paris, débuta à Fontainebleau, le 14. Mai 1742, par le *Comte d'Essex* ; on trouva son jeu naturel, rempli d'intelligence, de noblesse, de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. La Cour le chargea d'un divertissement pour les Fêtes du mariage de Mgr. le Dauphin ; il se trouva le concurrent de M. de VOLTAIRE, qui composa pour cette Fête la *Princesse de NAVARRE*. M. DE LA NOUE composa *Zelisca*, qui fournit beaucoup au spectacle. Le Roi daigna en marquer lui même sa satisfaction. Il fut nommé Répétiteur des Spectacles des¹³ petits Apartemens, avec 1000 Liv. de pension, & M. le Duc d'ORLEANS lui donna la direction de son Théâtre de St. Cloud.

Il donna en 1756. la *Coquette corrigée*, Comédie en cinq Actes & en Vers, qui mit le sceau à sa réputation dramatique. Bientôt après, il quitta le Théâtre pour achever quelques Ouvrages, dont il avoit préparé le canevas ; mais la mort l'enleva le 15. Novembre 1761, âgé de 69 ans.

Les canevas qu'on a trouvé parmi ces papiers, sont; *la Mort de CLEOMEDE*. Ce Roi de Sparte fut défait par ANTIIGONE, & se réfugia en Egipte, où il trouva la mort. *La mort de THRASEAS*, Sénateur Romain, acufé par MARCELLUS d'avoir conspiré contre NERON, avec la Fille de THRASEAS, que celui ci lui avoit refusée pour la donner à PISON. THRASEAS, qui avoit été l'Ami de NERON, parloit ainsi de cet Empereur :

C'est en vain qu'il dément l'efpoir de fa jeuneffe ,
 Ses premières vertus ont fixé ma tendresse ;
 Chaque jour gémissant sur ses noirs atentats ,
 Mes desirs sont trompés , mais ne s'éteignent pas.
 Les Dieux sous ce coupable ont ils formé l'abime ?
 Il est mille chemins des vertus vers le crime ,
 N'en est il donc aucun du crime à la vertu ?

On a trouvé des Fragmens d'une Tragédie d *Antigone* , dans le genre des Grecs, avec des chœurs & un grand spectacle. La pièce comence où finit celle des *Frères ennemis* de RACINE. La Scène s'ouvre par un chœur de Femmes Thébaines, qui entourent un Autel élevé au milieu d'une Place publique, dans le tems qu'ÉTEOCLE & POLYNICE sont prêts d'en venir aux mains. Le chœur sert d'exposition. La première

femme implore la puissance des Dieux contre les Enemis de THEBES.

La crainte est dans nos cœurs , la guerre est à nos portes ;

On combat , on périt ; nos dernières cohortes.

Ont suivi nôtre Roi qu'apelle le danger

Dieux, d'un sang malheureux cessez de vous venger.

Seconde Femme du chœur.

EDIFE ne vit plus , sa déplorable Mère

Est morte en détestant son crime involontaire.

Poursuivez vous encore sur ces fils malheureux ,

L'erreur qui dans ses flancs les fit naitre tous deux !

ANTIGONE survient Elle est entourée
d'une foule de Thébains & de Thébaines :
Elle s'adresse à eux :

Peuple , qui me suivez , tèmoin de mes malheurs ,
Thébains vous unissez vos soupirs à mes pleurs.

Vous gémissiez des maux de la triste ANTIGONE.

Le sang , la mort , l'horreur , tout l'enfer l'environne
O spectacle ! ô forfait ! ô Frères criminels !

Je vous ai vû tomber sous vos coups mutuels !

Fier ETROCLE , & toi , malheureux POLINICE ,

Il a falu qu'enfin la mort vous réunisse !

Un crime vous fait naitre , un crime vous détruit.

O déplorable OEDIFE ! ô JOCASTE ! ô nature !

Ah ! ne te laſſe point de venger ton injure.

Achève , trop long tems ton bras eſt ſuſpendu.

Fruit du même forfait le même fort m'eſt dû.

THEBAINS , qui m'entourés , devenez ſes Miniſtres,
Vengez vos maux paſſés , & terminés les miens &c.

Elle raconte le combat des deux Frères. Cette narration inſpire la terreur , & la ſituation d'ANTIGONE la pitié. Elle finit ainſi ce funèbre récit :

ETEOCLE n'eſt plus : POLINICE aux abois ,

- » Un tombeau , me dit-il , d'une mourante voix ,
- » O ma Sœur ! un tombeau ; mon droit fut légitime :
- » Ce cruel m'a contraint... pardonnez moi mon
- » crime .

Je promets en pleurant... il ne m'entendoit plus.

Une Loi chez les Thébains ordonoit que tout Citoyen mort en combatant contre ſa patrie , reſteroit ſans ſépulture. CREON , devenu Roi , veut faire obſerver cette Loi à la rigueur. Il harangue le Peuple : C'eſt par cette harangue que commençoit le ſecond Acte ; il y retrace les crimes de la race de LAÏUS.

Les Dieux ſont apaiſés , apaiſons la patrie :

Que deux Frères rivaux , armés d'un fer impie ;

Le plongent dans leur ſein , s'entredonnent la mort ;

C'est le crime d'un sang condamné par le sort ;
 Leur mort devoit pour elle être encore une injure.

Mais qu'un de ces rivaux lève les bras
 sur sa Patrie , qu'il déchire ses entrailles ,
 c'est un forfait que nous devons venger.
 POLINICE est coupable de crime ; la mort
 l'a terminé , & ne l'a point puni , &c.

Cette terre qu'osa ravager sa fureur ,
 Gémiroit de couvrir son ardent destructeur
 Du poids de sa dépouille indignée & confuse ,
 A lui prêter son sein sa pitié se refuse.

.....
 Qu'à la honte , aux affronts , son cadavre exposé ,
 Jouet des élémens , rebut de la nature ,
 Subisse lentement sa longue flettrissure :

.....
 Que des monstres divers la rage dévorante
 Se dispute , en hurlant , sa dépouille sanglante ,
 Qu'ils traînent en cent lieux ses membres profanés ,
 Que chez tous nos voisins leurs lambeaux entraînés
 Prouvent à tout ingrat , tout traître , son complice ,
 Et l'horreur du forfait . & celle du supplice.
 Ce supplice est affreux ; j'en frémis malgré moi ;
 Mais l'équité l'ordonne , & vous m'avez fait Roi.

ANTIGONE combat ce décret , & ne
 peut rien obtenir ; elle passe des prières à
 l'emportement. Ses imprécations sont ter-

ribles; mais CREON ajoute au Décret la peine de mort pour quiconque osera inhumer POLINICE. ANTIGONE l'enterre, malgré la défense. CREON le condamne à être murée dans le tombeau même de son Frère. HEMON, fils de CREON, qui aime ANTIGONE; fait ouvrir le tombeau, la trouve expirante & se tue.

Nous connoissons plusieurs Antigones. La première est celle de SOPHOCLE, traduite en partie du Grec par ROTROU. Dans ce Poëme, ANTIGONE délibère avec sa Sœur pour enterrer leur Frère; CREON prononce la Harangue, dont nous venons de donner l'Extrait, renouvelle la même Loi, & jure d'immoler ANTIGONE; HEMON le prie en vain pour son Amante; il veut l'immoler aux yeux d'HEMON; il ordonne qu'elle soit enterrée vivante. HEMON pénètre dans le tombeau, & se tue sur le corps d'ANTIGONE expirante. Il paroît que le premier Acte de M. DE LA NOUE est pris des *Septs Chefs au Siège de Thèbes*, Tragédie d'ESCHYLE; il y en a des morceaux entièrement traduits. Le peu qui nous reste de la Tragédie de M. DE LA NOUE, doit nous faire regretter qu'il n'ait pas eû le tems de la finir.

L'Obstiné, Comédie en un Acte, eût pu réussir, si elle eût été jouée.

M. DAMIS avoit voulu épouser LUCILE, mais la trouvant trop jeune & trop belle pour lui, il la done à son Fils DAMIS, vif, bouillant, & sur tout entêté, caractère qui contraste parfaitement avec celui de LUCILE, toujourns douce de sang froid, & qui met bien en pratique, mais sans dessein, cette Maxime,

Dominer en cédant est l'emploi d'une femme

LIZETTE peint ainsi le caractère du jeune DAMIS.

Toujourns envelopé dans son opinion,
 Rien ne peut surmonter son obstination;
 Ombrageux & rétif, toujourns sur le qui-vive,
 On le voit contre tous saisir la négative:
 Disputant sur un mot, s'échaufant sur un rien,
 Lui seul il a raison, lui seul il fait tout bien.
 Evaporant au loin sa bile opiniatre,
 On ne peut avec lui que céder ou se battre.

CEPHISE, Tante de LUCILE, exhorte en vain sa Nièce de ne pas épouser un home de ce caractère; elle se promet de le changer. On attend DAMIS, qui revient de l'armée. FRONTIN, qui l'accompagnoit, arrive. On est surpris de ne pas voir son Maître. FRONTIN leur dit, qu'il a trouvé quelqu'un de plus obstiné que lui.

Sur un cheval très-las DAMIS couroit fort vite;

L'animal, en passant, a reconnu son gîte ;

Est entré tout courant, & jusqu'au ratelier

Amené brusquement font brusque Cavalier.

DAMIS fort étonné, tourne bride, l'exhorte

Le presse & trente fois le ramène à la porte ;

Trente fois l'animal refuse de sortir,

Reculé & près de l'auge il revient se blotir.

Du fouet, de l'épéron, votre fils l'etropie,

Et tache à l'éloigner de son auge chérie ;

Fixé par l'odorat, sourd aux cris come au frein ;

Nôtre cheval têtû conserve son terrain

Vôtre fils en fureur de cent coups l'apostrophe

Il jure, il bat, il mord. Le Coursier Philosophe

Souffre tout, réfléchit, puis, sans dire un seul mot,

Plie & sur le fumier vous l'étend come un sot.

DAMIS écume en vain de colère & de honte :

Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.

Un malin palfrenier difère son départ,

Il prend la poste enfin pour ariver trop tard.

Enfin DAMIS arive. Transporté d'amour, il court à LUCILE ; lui demande si elle l'aime toujours ; mais JULIE sœur DAMIS, l'interrompt à chaque mot, pour l'avoir de ses nouvelles ; il la brusque ; elle se pique & lui dit en riant, qu'il sera toujours plus têtû qu'un cheval. DAMIS s'irrite ; LUCILE fait convenir JULIE qu'elle a tort. JULIE aussi bone que vive, de-

mande pardon à son frère, qui refuse de l'embrasser. En vain LUCILE prie pour elle, en vain JULIE promet; il n'en démord pas: JULIE sort en colère. DAMIS est puni de son obstination à l'instant même, par LUCILE, qui ne peut pat dé-cemment rester seule avec lui.

Vous voyez le succès de vos vivacités.

Par un mot de douceur vous arétiez JULIE :

Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie ;

Vous trouviez réunis à vôtre heureux retour ,

Les tendresses du sang , les transports de l'amour ;

Vous paroissez , tout change ; une Sœur qui vous
aime

Est forcée à vous fuir , & m'y contraint moi même.

Vous seul avez trouvé le moyen d'atrister

Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter.

Elle sort. DAMIS est bien loin de croire avoir tort. Son Père survient: Il embrasse son Fils avec joie: Je ne suis pas fâché que tu reviennes, lui dit-il; cependant ce mariage peut retarder ton avancement. Il eût falu attendre. Oh! répond DAMIS, la paix va se faire.... Quoi la paix!... Les Articles sont dressés, consentis... M. DAMIS n'y trouve aucune aparence; il n'a entendu parler de rien; son Fils prétend le savoir d'un home qui le tient du Sé-

cretaire du Ministre. Le Père n'en veut rien croire; le Fils s'obstine à le soutenir; il cède en ricanant, & en l'assurant qu'il en verra bientôt la nouvelle dans la Gazette; qu'au reste ce qu'il en dit n'est pas par obstination. Je suis guéri de ce défaut; on me croira, si l'on veut; mais ce qui me console, c'est que je dis la vérité. Mon Fils, dit M. DAMIS,

La Vérité.

pour baze & pour soutien veut la docilité
 Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience,
 Excite la colère & non la confiance;
 La raison s'insinue avec moins de roideur;
 Son trait pénètre mieux, plus il a de douceur;
 Sa voix, loin d'émouvoir, dissipe les orages;
 Elle veut obtenir, non ravir les suffrages;
 Elle prouve & se tait sans vouloir décider;
 Et pour persuader elle enseigne à céder.

Soit, dit DAMIS... Je mets cet avis à profit, mais... si la paix est faite, est-ce ma faute à moi? En vain son Père lui dit qu'il lui cède, DAMIS revient toujours à cette paix; il débite de très belles Maximes :

Quoi que vous en disiez la vérité mon Père
 A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire;

C'est

C'est presque la trahie que la défendre mal ,
Par exemple , la paix , &c.

M. DAMIS veut lui imposer silence ; non , lui dit son Fils , vous ne pouvez avoir tort. Il est vrai que tout le monde le dit ; mais il ne vous plait pas.. ! Non la paix n'est pas faite. Enfin , le Père est obligé de fortir. Mon Père est obstiné , dit DAMIS , mais j'ai bien fait de lui céder , après tout que me fait son erreur.

CEPHISE a résolu de lui refuser sa Nièce , s'il est toujours aussi entêté qu'il l'étoit avant son départ. FROTIN l'avertit qu'elle va venir le provoquer , & qu'il n'a qu'à bien se tenir sur ses gardes. En effet , elle l'excite ; mais il l'assure qu'il ne dispute plus , & qu'il ne veut se régler que sur les avis d'autrui. Elle lui soutient qu'il n'est docile que par mutinerie ; DAMIS ne se dément pas , & CEPHISE charmée lui avoue qu'elle a voulu l'éprouver , & qu'au moindre entêtement elle lui refusoit sa Nièce. La crainte de perdre LUCILE , dit-il , va me rendre doux. Tant mieux , reprend CEPHISE , car le mardi , jour de votre départ.. Non , dit DAMIS , c'étoit le Lundi ; là dessus ils s'obstinent l'un & l'autre ; FROTIN , pour tout racomoder , est du parti de la Tante , & sou-

tient que c'étoit le Mardi; & DAMIS les suit en criant lundi.

Il est furieux de ce qu'on prétendra encore qu'il est obstiné. LIZETTE lui soutient qu'elle ne s'en est jamais aperçue, & qu'elle le trouve fort docile. Autre dispute; LIZETTE le prend sur le fait, & se met à rire. Elle lui dit cependant, que que son obstination avec sa Tante, & avec son Père lui fait perdre LUCILE, & que M. DAMIS son Père l'épouse. JULIE vient lui confirmer cette nouvelle & l'affure de plus, qu'elle a promis de lui faire signer son Contract à lui même; mais qu'il se garde bien de signer, car son Père a dit, que s'il signoit, le Contract seroit bon. DAMIS piqué promet bien de signer. On apporte le Contract; tout le monde, dit-il, se plaint de mon entêtement; on ne s'en plaindra plus. Il est indigné de la perfidie de LUCILE, qui lui dit que son bonheur dépend de la signature qu'il va donner; il signe de dépit. LUCILE reprend le Contract avec un sang froid qui désespère DAMIS; il supplie son Père d'anéantir ce maudit Contract; LUCILE s'y oppose: Son Père l'affure que c'est son propre Contract qu'il veut déchirer; que LUCILE a gagné la Tante & le Père, & n'a voulu se venger que par ce détour. DAMIS promet de se coriger, je veux, dit-il, à LUCILE,

Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

Cette Comédie auroit besoin de quelques corrections ; le rôle de JULIE est inutile ; son amour pour CLITANDRE ne fait qu'embarrasser ; mais le caractère de DAMIS est très bien dessiné.

Parmi les pièces fugitives qui terminent ce Recueil , nous ne choisirons que les Vers suivans adressés à Mad. de P.

Par APOLLON cette nuit transporté ,
De vos secrets j'ai vu tout le mystère ;
J'ai vu les Dieux , l'un par l'autre excité ,
Perpétuer en vous le don de plaire.
La vive HERBE' vous apellant sa sœur ,
Vous embrassa , vous fit propriétaire
De sa gaité , de son ris séducteur ;
FLORE d'un ton plus doux, que la plus douce odeur,
Dit que jamais près d'elle ne sommeille
Ce feu secret que le Printems réveille ,
Ce feu divin essence du plaisir ,
Ame de l'ame & Père du désir,
VENUS en fouriant vous dona sa Ceinture.
APOLLON dans vos mains mit le Septre des arts ;
L'AMOUR , malignement vous offrit ses dards ;
Vous n'en prites qu'un seul, dont l'atteinte étoit sûre
J'en ignore l'effet , mais JUNON en murmure,



C O N T E

O R I E N T A L.

OMAR ET HASSAN.

OMAR, Hermite de la Montagne Aubukabis qui s'élève à l'Orient de la Mecque & domine cette ville, trouva un jour après midi, à quelques pas de sa cellule, un homme assis seul avec un air pensif. La sombre tristesse qui régnoit dans ses regards, & l'abattement général de son corps attirèrent bientôt l'attention d'OMAR. Cet homme sembloit aussi regarder fixement l'hermite, mais telle étoit sa distraction, que son esprit n'étoit point affecté des impressions que recevoient ses yeux. Cependant, revenant bientôt à lui même, il se réveilla, & couvert de confusion il se prosterna jusqu'à terre. Fils de l'affixion, lui dit OMAR, qui es-tu, & quel est le sujet de ta détresse? Mon nom, repliqua l'étranger, est HASSAN, & je suis natif de cette Ville. L'Ange de l'adversité a étendu sa main sur moi, & ce malheureux qui excite ta compassion est un homme que tu ne saurois délivrer de ses maux. Il n'apar-

tient de te délivrer , lui répondit OMAR , qu'à oelui là seul de qui nous devons recevoir avec humilité la bien & le mal. Cependant ne me refuse pas ta confiance. Peut-être pourai-je t'aider à soutenir le fardeau dont je ne peux pas te charger. HASSAN à ses paroles baissa fixement les yeux , garda quelque tems un timide silence, puis ayant poussé un profond soupir , il tourna ses yeux vers l'Hermite , & obéit ainsi à sa demande.

Il y a à présens six ans que nôtre puissant Seigneur le Caliphe ALMALIC ; dont la mémoire soit à jamais en bénédiction sur la terre , vint come un simple particulier faire ses dévotions dans le temple de la sainte ville ; digne Vicaire du Prophète , il répandoit d'une main bienfaisante les bénédictions qu'il lui demandoit. Il parcouroit toute la ville dans les intervalles qui séparoient les actes de sa dévotion , pour soulager les malheureux & réprimer les opresseurs. La Veuve se réjouissoit sous sa protection , & la foiblesse de la vieillesse aussi bien que celle de l'enfance étoient également soutenues par sa bonté. Pour moi qui ne redoutois alors d'autre mal que la maladie , & n'atendois d'autre bien que la récompense de mon travail , je chantois en faisant mon ouvrage

ge lorsque ALMALIC entra dans ma maison. Il parcourut des yeux ma demeure avec un souris d'aplaudissement, & vit avec plaisir que quoique petite; elle étoit propre, & que, quoique pauvre, j'étois content.

Come il étoit vêtu en Pélerin, je me hatai de le recevoir aussi bien qu'il m'étoit possible, & ma gaieté fut plutôt augmentée que diminuée par sa présence. Après qu'il eut bû quelques tasses de café, il me fit plusieurs questions, & quoique dans toutes mes réponses je tachasse de l'exciter à la gaieté, je remarquai qu'il étoit toujours pensif, & qu'il me regardoit avec une attention calme, mais soutenue.

Je soupçonnai qu'il me connoissoit par quelque endroit, ce qui m'engagea à lui demander son nom & sa patrie. HASSAN, dit-il, j'ai excité ta curiosité, & elle sera satisfaite; celui qui te parle, est ALMALIC, le Souverain des Croyans, celui qui est assis sur le trône de Médine, & dont la comission vient d'enhaut. Ces mots me rendirent muet d'étonnement, quoique je doutasse un peu de leur vérité; mais ALMALIC se découvrant, me fit voir sa veste royale & mit à son doigt le sceau de l'Empire. Je me levai alors, & rempli d'émotion à cette vue, je fus sur le point de me prosterner devant lui, mais il m'en

empêcha en me disant, arrête HASSAN ; tu es plus grand que moi , & tu es le premier qui m'as appris l'humilité , & la sagesse.

Je lui répondis alors , ne te moque pas Seigneur de ton esclave ; je ne suis ; qu'un vermisseau devant toi , la vie & la mort sont dans ta main , la félicité & la misère sont les enfans de ta volonté. HASSAN , me repliqua t-il , je ne puis pas autrement donner la vie ou le bonheur qu'en ne les ôtant pas ; tu es toi même hors de la sphère de ma bonté ; ma libéralité ne sauroit atteindre jusqu'à toi ; tu possèdes un bonheur que je ne puis ni communiquer , ni obtenir ; mon autorité sur les autres remplit mon cœur d'une sollicitude & d'une anxiété perpétuelle , & mon influence sur eux ne s'étend qu'à examiner si je dois punir ou récompenser leurs vices. Je puis par les supplices reprimer la violence & la fraude , & par la communication de mon pouvoir je puis faire passer les vœux insatiables de l'avarice & de l'ambition d'un sujet à l'autre ; mais je suis destitué de toute puissance à l'égard de la vertu ; si je pouvois la récompenser , je la récompenserois en toi. Mais tu es content & par conséquent tu n'as ni avarice ni ambition.

T'élever , ce feroit détruire la simplicité de ta vie , & diminuer ce bonheur que je ne faurois ni augmenter ni prolonger. Il se leva en achevant ces mots & m'ordonna de ne pas révéler le secret qu'il m'avoit confié.

Aussi-tôt que je me fus remis de la confusion & de l'étonnement où le Caliphe m'avoit laissé , je començai à regretter d'avoir su si mal profiter de sa bonté , & j'accusai de folie cette gaieté qui est la compagne de la pauvreté & du travail. Je me reprochai l'obscurité de mon état qu'une honteuse insensibilité avoit perpétuée ; je négligeai mon travail , parce que j'en méprisai la récompense ; je me livrai à l'oïveté , ne formant plus que des projets romanesques pour recouvrer les avantages que j'avois perdus. La nuit ne m'offroit plus ce doux repos , d'où je ne sortois autrefois qu'avec de nouvelles forces , & une nouvelle gaieté ; au lieu de ce tranquille sommeil je vois dans des rêves continuels des habits magnifiques , des jardins , des palais , des eunuques , des femmes , & je ne m'éveillois que pour regretter des illusions évanouies ; ma santé fut insensiblement altérée par l'inquiétude de mon esprit. Je vendis tous mes meubles pour subsister , & je ne me réservai qu'un lit , où j'étois quelquefois couché pendant tout le jour.

Dans le premier mois de l'année suivante, le Caliphe vint encore à la Mecque, avec le même secret, & pour le même but; il fut curieux de revoir cet homme qu'il regardoit come ne devant qu'à lui même son bonheur, mais il ne me trouva plus chantant en faisant mon ouvrage avec ce tein fleuri que donne la santé, & cette gaieté qu'il avoit admirée en moi. J'étois pâle & abatu, assis par terre, prenant de l'opium pour aider mon imagination à substituer aux réalités de la grandeur des phantômes qui la séduisoient. Il entra avec une forte d'impatience mêlée de joie, mais il ne m'eût pas plutôt vu, qu'elle se changea dans un sentiment mêlé de surprise & de pitié. J'avois souvent désiré une occasion de m'adresser au Caliphe, mais confondu par sa présence, je me jettai à ses pieds, & mettant mes mains sur ma tête, je demeurai muet devant lui.

HASSAN, me dit il, qu'as-tu donc perdu, toi donc le travail faisoit la fortune; & qui peut t'avoir rendu triste, toi qui portois dans ton sein la source de la joie, quel malheur est donc tombé sur toi? Parles, & si je puis t'en délivrer tu seras heureux. Ces consolantes paroles m'encouragèrent à l'envisager & à lui dire à

Pardone, Seigneur, la hardiesse de ton esclave, & qu'il soit condamné à être pour toujours muet, s'il ose t'abuser par un mensonge; je suis à présent tourmenté par la perte de ce que je n'ai jamais possédé; tu as fait naître chez moi des desirs que je ne mérite pas que tu satisfasses; mais comment croirai-je, que moi qui ai été heureux dans l'indigence & dans l'obscurité, ne le seroit pas davantage dans l'abondance & dans la grandeur?

Dès que j'eus achevé ces paroles, ALMALIC demeura quelque tems en suspens, & je continuai à me prosterner devant lui. Puis reprenant la parole, HASSAN, me dit il, c'est sans colère, mais avec regret que je m'aperçois que j'ai méconnu ton caractère; je découvre à présent dans ton cœur une avarice & une ambition qui n'y étoient endormies que parce que les objets avoient été trop éloignés de toi pour réveiller ces passions; cependant je ne puis te revêtir de l'autorité, parce que je ne veux pas exposer mon peuple à l'oppression, & que je ne veux pas me mettre dans la nécessité de punir en toi des crimes que je t'aurai mis en état de commettre; mais puisque je t'ai ôté ce qu'il n'est plus en mon pouvoir de te rendre, de peur que ton cœur ne m'accuse d'injusti-

ce, & que tu ne continues à être étranger à toi même, lève toi & suis moi.

Je me levai à l'ouïe de ses douces paroles avec des ailes d'Aigle; je baisai le bas de sa robe dans une extase de reconnoissance & de joie; car dès que je fus sorti de ma maison je sentis mon cœur tressaillir d'alégresse, come si je fusse venu d'échapper à la dent du Lion. Je suivis ALMALIC au Caravansera où il logeoit, & après qu'il eut rempli ses vœux, il me donna un appartement dans son sérail. J'étois servi par ses esclaves; c'étoit de sa propre table que je recevois les mets qui couvroient la mienne, & toutes les semaines je touchois de son trésor une somme, qui excédoit les prétensions les plus romanesques que j'eusse jamais formées. Mais je reconus bientôt qu'il n'est point de mets délicat, plus agréable au goût qu'une nourriture, dont un appétit excité par le travail fait l'affaïsonement; qu'il n'est point de sommeil plus doux, que celui que la lassitude procure; & qu'il n'est point de tems plus agréablement employé, que celui où l'on sent que la diligence de son travail à une récompense assurée.

Tandis que je soupirois au milieu de toutes ces superfluités auxquelles je ne pouvois renoncer, quoique je les regardasse come un embarras, elles me furent tout-à-

coup enlevées. ALMALIC, dans le sein de la gloire, & dans la fleur de son âge, expira subitement au bain. Tu conois la destinée que le Tout-Puissant avoit écrite sur sa tête.

Son fils AUBUBEKIR, qui lui succéda s'irrita contre moi, par les artifices de quelques personnes qui me regardoient avec mépris & avec envie. Il supprima tout d'un coup ma pension, & ordona qu'on me fit sortir du palais. Mes ennemis exécutèrent cet ordre avec tant de rigueur, que dans l'espace de douze heures je me trouvai au milieu des rues de Médine, pauvre & sans amis, exposé à l'insulte & à la raillerie, avec toutes les habitudes du luxe, & toute la sensibilité de l'orgueil. O que ton cœur, je t'en conjure, ne me méprise pas ! Toi qui n'as point appris par une triste expérience que c'est un malheur de perdre ce qui n'a point été un bien dans la jouissance. O que je désirerois que ce ne fut pas pour moi que cette leçon eut été écrite sur les tablettes de la Providence ! Je suis venu de Médine à la Mecque ; mais je ne puis me fuir moi-même. Que les deux états où je me suis vû placé sont différens ? Le souvenir de l'un & de l'autre m'est également amer ; car les plaisirs de tous les deux sont perdus pour moi. HAS-

SAN ayant ainsi fini son histoire, joignit les mains, & versa un torrent de larmes.

OMAR atendit que sa douleur se fut un peu ralentie pour le prendre par la main, & lui adresser ces paroles. Mon fils, lui dit-il, tu as encore en ton pouvoir plus de bien qu'ALMALIC n'en pouvoit doner, ou AUBUBEKIR ôter; le Prophète m'appelle à t'expliquer la leçon de conduite qu'il t'a donnée.

Tu n'as été autrefois content dans la pauvreté & dans le travail, que parce que ces deux états étoient devenus habituels, & que l'aïse & l'abondance étoient au dessus de tes espérances; mais dès que ces biens ont été rapprochés de toi, la pauvreté & le travail ne pouvoient plus te satisfaire. Ce qui t'est devenu possible a été l'objet de tes espérances, & celui qui voit détruire des espérances qui remplissent son cœur est nécessairement malheureux. Si tes desirs les plus ardens avoient eu pour objet les délices du Paradis, & que tu eusses cru que par une bonne vie tu t'en affurois la possession, come il n'étoit pas possible de te doner un aussi grand bien que celui là dans ce monde, tu n'aurois pas eu regret qu'un moindre ne t'eut pas été offert. Le contentement dont tu as joui pendant un tems n'étoit qu'une lé-

thargie de ton ame , & la détresse que tu ressens servira à la mettre en action. Pars donc , & rends graces de toutes ces choses. Mets ta confiance en celui qui peut seul combler les souhaits que forme la raison , & rassasie ton ame de félicité. Porte toutes tes espérances sur ce bien , en comparaison duquel le monde n'est qu'une goutte dans un sceau d'eau , ou un grain de poussière dans une balance. Retourne mon fils à ton travail , tu retrouveras ta nourrice tu savoureuse , & ton sommeil redeviendra doux & paisible. Ton contentement aura l'avantage de la stabilité , parce qu'il ne dépendra pas de ce que tu posséde sur la terre , mais de ce qui t'attend dans le Ciel.

HASSAN , dans le cœur duquel un Ange d'instruction imprima le conseil d'OMAR , se hâta d'aller se prosterner dans le temple du Prophète. La paix entra dans son ame , semblable aux rayons du Soleil levant. Il retourna avec joie à son travail. Sa piété devint fervente & habituelle , & ses derniers jours furent plus heureux que les premiers.



LOGOGRIPE.

J suis.... Mais je ne peux te tracer mon portrait,
 Tu saurois qui je suis, *Lecteur*, au moindre trait ;
 Ainsi donc, pour me bien conoitre,
 Tu tenteras d'inutiles efforts,
 Si tu ne prends le soin d'analyser mon corps.
 Cinq lettres composent mon être.
 Je t'offrirai d'abord & sans déguisement,
 Un Patriarche ancien & le Chef & le Père
 D'une Tribu nommée au sacré Ministère ;
 Ce que tu fais pour le présent ;
 Ce qu'ateint un Nageur qui sort de la Rivière ;
 Ce qu'on n'estime nullement ;
 Le synonyme de colère ;
 Le nom qu'on donne à ceux qui trop chargés de vin,
 Ne peuvent sans broncher aller droit leur chemin ;
 Un Reptile ; ce que, dans le Siècle où vous fomes,
 Avec beaucoup de soin conservent tous les homes ;
 Une Note avec un Pronom ;
 Ce qu'aux fous l'on fait d'ordinaire ;
 L'instrument dont joue APOLLON ;
 Ce que parmi le Peuple on ne recherche guère ;
 Ensuite... Mais, *Lecteur*, je dois m'apercevoir
 Que je puis t'ennuyer. Adieu, jusqu'au revoir.



T A B L E.

REMAQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.

Corps.	3
De la Chine.	11
De l'Affectation.	33
Lettre au sujet d'un Original.	38
Réponse de Mad. de L*** à M. T.	43
Autre Lettre de la même à M. T.	45
Essai sur les Erreurs & les Superstitions.	48
Oeuvres mêlées de M. de la FARGUE.	61
Oeuvres de Théâtre de M. de la NOUE.	69
HOMAR & HASSAN, Conte Oriental.	84
Logogriphe.	95

* * *

* *

*
—